

FIGARO ILLUSTRÉ



Au lac du Bourget.

G. Bourgain. 4

LENTHERIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.



Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosée d'Orkilla*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème d'Orkilla*.
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Pour avoir des dents nacrées comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Iris*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes.
Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosée d'Orkilla* et la *Poudre de riz d'Orkilla* de Lenthéric.
Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Lotion* et sa *Soupline* ; ils seront ondulés avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.
La *Rosée d'Orkilla* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usant de son *Eau dentifrice*.



Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le musc artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkilla*, le *Foin coupé*, l'*Iris amiré*.
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantine* et la *Soupline*.
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte de Lenthéric*.

Messieurs

Vous craignez de vieillir ? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien.
Que faut-il pour rester jeune ? Conserver les apparences juvéniles.
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte* ; pour les cheveux, de sa *Lotion* ; pour les mains, de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, l'*Intoret*, l'*Éillet* et l'*Orkilla*.
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.



Demandez les **CONSEILS DE BEAUTÉ**, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)



Spécialité d'Articles

POUR

HOMMES

Articles de Sports



COOK & CO

TAILORS & OUTFITTERS

PARIS.

23, RUE AUBER

CHAUSSURES

Coiffures, Chapeaux

VÊTEMENTS

Articles de Sports



**PARFUMS
DES FEMMES DE FRANCE**

20 Parfums différents
en LOTION, EAUX-DE-TOILETTE, ESSENCE, POUDRE de SAVON

QUALITÉ SANS ÉGALÉ

Une très jolie boîte contenant 8 flacons d'échantillons des différents parfums sur lesquels on pourra faire son choix pour les flacons de 3, 5 et 7 fr. pièce, sera envoyée franco contre un mandat-poste de 3 fr.



VIOLETTE REINE

LOTION

Eau de Toilette

ESSENCE

Poudre, Savon

Le Vrai Parfum de la Violette

PRIX : 2 fr. 50 — 4 fr. 50 et 6 fr.

PRODUITS DENTIFRICES PASTEUR

Eau, Poudre et Pâte. — Soins Antiseptiques de la Bouche

Anc^{ne} Mon ERNEST CAMUS

VIVILLE Successeur

24, Avenue de l'Opéra, PARIS

ENVOI DU PROSPECTUS FRANCO SUR DEMANDE

C Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND
PRIX



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth

HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE

Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1891

Le Merveilleux Coricide

MARQUE

(RONDELLE-EMPLATRE)

DÉPOSÉ

Infaillible, d'un emploi facile.

SUPÉRIEUR A TOUS LES AUTRES CORICIDES

Supprime en trois ou quatre jours, sans douleur, par la simple application d'une rondelle-emplâtre, les cors, oignons, œils-de-perdrix, durillons, etc.

PRIX DE LA BOITE, 1 fr. 25. — DEMI-BOITE, 0 fr. 75.

Envoi franco contre timbres ou mandat-poste.

DÉPÔTS :

Phie CHARLARD, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

HALPHEN, 6, rue Demarquay, Paris.

ET DANS TOUTES PHARMACIES, HERBORISTERIES

DROGUERIES, ETC.



LOUIS SOURY

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER

PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle des rues Lafayette & La Fayette.

CORBEILLES DE MARIAGE
BAGUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE
BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

Ayuntamiento de Madrid

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & Cie.

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

Septembre 1895

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

LE CONCOURS D'AFFICHES pour une histoire de Napoléon I^{er}, par L. M.; reproduction des projets primés (MM. MÉTIVET, CHARTIER, CH. DUPRAY).

LES LIVRES, par T. G.

EN PÉNITENCE, par ÉDOUARD CADOL; illustrations en couleurs de S. REICHAN.

LA BELLE ET LA BÊTE, par ROMAIN COOLUS; illustrations en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC.

PAS DE QUATRE, musique par VICTOR ROGER; illustrations de EUGÈNE LÉON-DUFOUR.

LA PLACE DE LA CONCORDE, par ANTONIN PROUST; reproduction d'œuvres du chevalier de L'ESPINASSE, MONNET, etc.

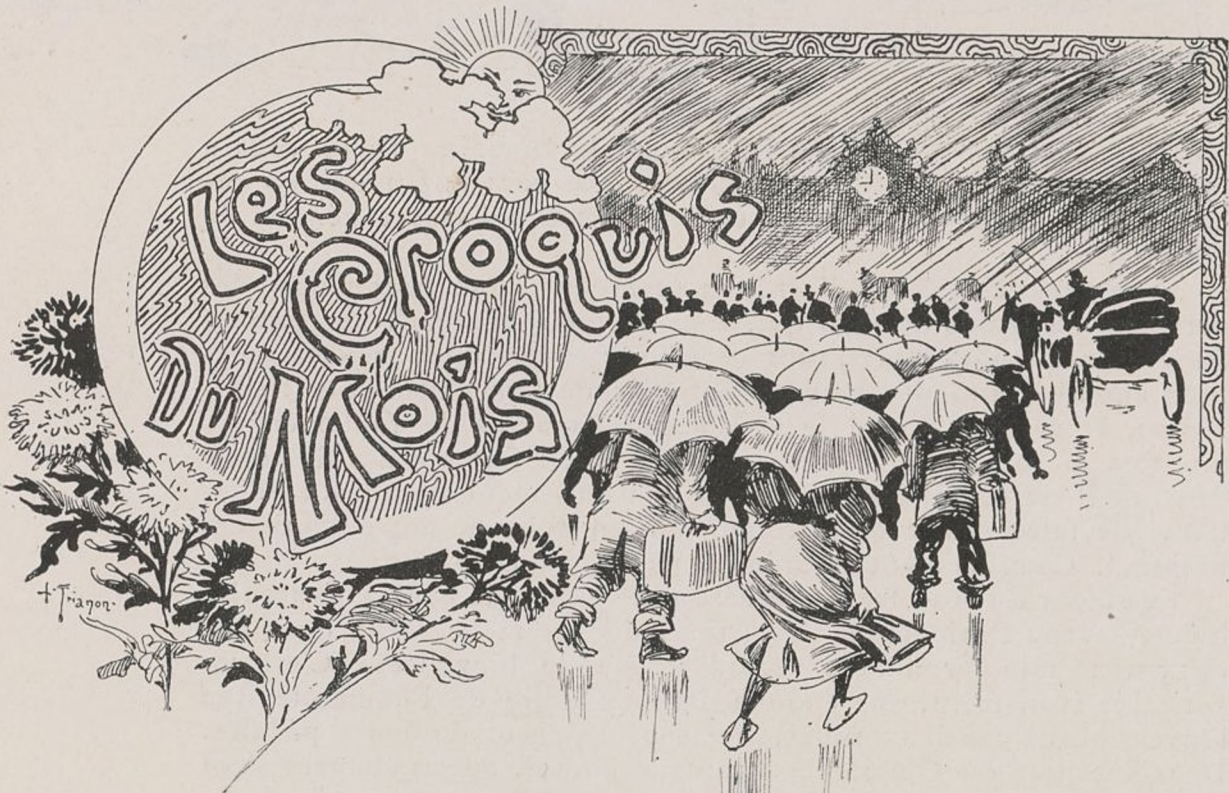
LA CÉRAMIQUE FRANÇAISE (II), par ÉDOUARD GARNIER; illustrations en couleurs d'après les Collections du Musée de Sèvres.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

LE CHARDONNERET, par PIOT (double prime).

COUVERTURE :

AULAC DU BOURGET, par BOURGAIN.



25 août.

Tu as bien piteusement débuté, mon vieux Thermidor; tu as manqué à tous tes devoirs et menti à ce nom superbe que te donna le calendrier républicain, ce nom qui semble sortir d'une strophe d'André Chénier, et qui évoque les adorables silhouettes des impures se promenant, demi-nues et semblables à des déesses, au jardin des Tuileries.

Tu nous devais le soleil d'or, la lune d'argent, les étoiles de diamant, le ciel de lapis, la terre chaude et ses effluves vibrantes, la blanche poussière des routes, la musique aigre de la cigale, les riches moissons déjà montées en meules, et le raisin déjà noir et ferme pour la proche vendange.

Tu nous a frustrés de toutes ces joies. Tu n'as même pas eu pitié des jours caniculaires, auxquels tu as réservé ta plus glaciale période. Tu t'es livré à cette aimable facétie de te déguiser en pluviôse, le plus antipathique de tes collègues; tu as même exagéré le rôle: tu as plu, tu as gelé, tu as tonné, grêlé; tu as dévasté les champs, bouleversé les océans.

Et cependant, victimes du devoir mondain, ilotes du snobisme, de longues files de touristes, courbés sous la pluie, se sont, dès les premiers jours d'août, dirigés vers les gares; la pluie, fouettant les glaces du wagon, les a accompagnés jusqu'aux plages proportionnées à leur fortune; là les attendaient le terrible poulpe-aurbergiste et le non moins répugnant crabe-loueur de chalet. Ils y ont grelotté dans leurs hôtels et dans leurs chalets, les malheureux! les résignés s'y enfer-

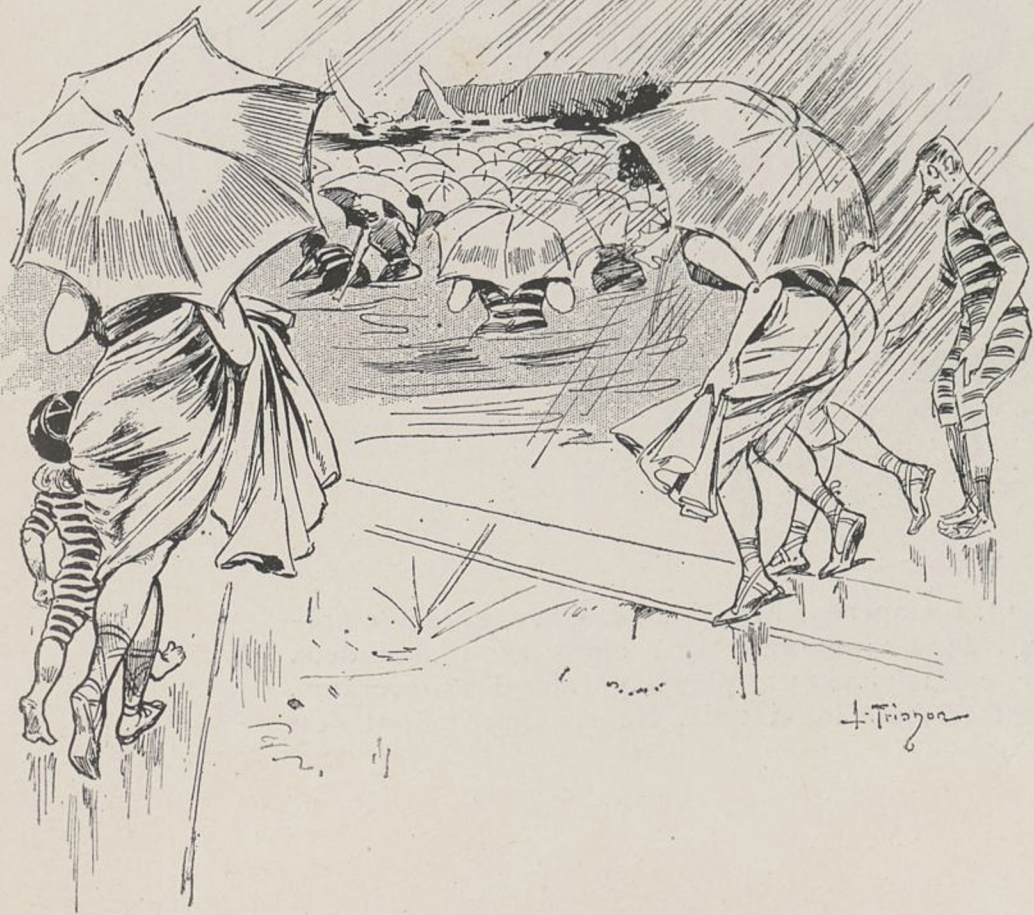
maient pour jouer au bésigue pendant que les vagues déferlaient, ou allaient réentendre au Casino des pièces qu'ils connaissent par cœur; les plus intrépides, qui s'étaient payé la mer et en voulaient pour leur argent, se risquaient sur la plage, dans des accoutrements ridicules et peu favorables aux effets de buste, de croupe et de mollets qui constituent un des plus vifs attrait des bains de mer.

Pas plus que la mer, la montagne ne s'est montrée propice. Les touristes au fier chapeau tyrolien, à l'alpenstock autour duquel s'enroule, en une spirale mirlitonesque, l'énumération des pics escaladés et des abîmes franchis naguères, ont eu de tristes déboires; les cimes se refusaient obstinément à leurs ascensions.

Que fallait-il faire alors? me direz-vous. — Eh bien, si vous m'aviez demandé conseil sur l'emploi de vos vacances, je vous aurais dit: « Essayez, pour une année, de rester à Paris; si la journée s'annonce belle et sans averse probable, visitez, vous et les vôtres, les innombrables sites que recèlent les environs de Paris; dans un rayon de trente à quarante kilomètres vous trouverez de quoi occuper vos loisirs, vous distraire et vous instruire, vous et vos enfants. Vous pourrez même pousser la curiosité jusqu'à visiter Paris, que vous ne connaissez probablement pas, surtout si vous êtes Parisien. »

Il y a bien encore une autre combinaison, qui consiste à posséder une maison de campagne très bien installée, à trois ou quatre heures de Paris; mais ce moyen n'est pas à la portée de tout le monde; d'ailleurs, il a parfois ses inconvénients et l'on n'est pas toujours sûr d'y être tranquille. Témoin M. Félix Faure, qui espérait passer paisiblement ses vacances dans sa villa du Havre, considérablement agrandie et embellie; on avait combiné une bonne petite existence sans secousses, on vivrait entre soi; un seul jour par semaine serait consacré aux affaires sérieuses: ce jour-là les ministres arriveraient en bande, avec leur portefeuille sous le bras, le président signerait leurs paperasses, on les ferait déjeuner, et ouste! rembarqués par le premier train.

Mais ce programme, si simple, ne donnait pas satisfaction aux populations idolâtres des alentours: elles réclamèrent la présence du chef de l'Etat, et M. Félix Faure, objuré par les maires et les députés d'innombrables cités et bourgades normandes, comprit que sa mission de pasteur des peuples l'obligeait à leur donner satisfaction. Les journaux nous ont donné par le menu le détail de cette tournée présidentielle que la pluie a particulièrement favorisée, si bien que notre premier magistrat a dû, plus d'une fois, protéger son chapeau bien lustré sous un prosaïque parapluie. On dit que certains radicaux farouches ont vu d'un mauvais œil l'apparition, au-dessus du chef présidentiel, de cet



objet usuel que la crédulité populaire, dans sa niaiserie, considère comme l'emblème d'une monarchie déchue.

Heureusement, et comme par miracle, le temps s'est rasséréné à la date précise du 15 août. N'est-ce point la fête de la douce Vierge qui fait notre religion si belle en y mettant la grâce et la miséricorde de la femme et de la mère? Les innombrables Maries qu'on fête en ce jour ont pu jouir sans encombre de leurs bouquets et de leurs cadeaux, et les bonapartistes ont pu célébrer à leur aise et avec un enthousiasme que les années ne refroidissent pas, l'anniversaire de la Saint-Napoléon.

Grâce à cette embellie, la grande semaine de Trouville a pu déployer toutes ses traditionnelles élégances. Les décrire serait superflu, car le cérémonial des plaisirs mondains ne varie guère, et, à travers le cours des âges, on retrouve, chaque année, immuablement les mêmes gens aux mêmes places, exécutant les mêmes actes et répétant les mêmes paroles; ils sont là par devoir plus encore que pour leur plaisir; ils accomplissent un rite et participent à des choses que tout le monde ne peut pas faire. Ce sont des jouissances que ne sauraient concevoir ni apprécier les âmes simples, pour lesquelles la contemplation de la mer et des luisants pâturages normands constitue une satisfaction bien supérieure à la vue des grandes coquetttes piétinant sur les « planches » et rééditant éternellement les mêmes flirts.

Au commencement de ce mois d'août ont sévi les distributions de prix. C'est une des cruelles nécessités de cette époque. Que de



palmes, que de couronnes en papier doré, que de diplômes! Il y en a pour tous les âges, depuis la timide enfant, tremblante et rougissante, qui gravit en trébuchant les estrades pour recevoir un volume relié en rouge et or, appuyé d'un baiser déposé sur son front par un vieux monsieur, jusqu'au Toulousain barbu auquel M. Ambroise Thomas décerne un premier prix de tragédie, et à la demoiselle ébouriffée qui décroche un premier prix d'opéra-comique, ce qui lui permettra d'obtenir, au bout de quelques années, un engagement dans un café-concert de lointaine sous-préfecture.



Parmi les nombreux « clous » proposés en vue de l'Exposition de 1900, il en est un dont il faut se méfier, car la conception en est assez idiote pour qu'elle ait quelque chance d'être adoptée: je veux parler du projet d'ériger, de chaque côté de l'avenue des Champs-Élysées, cent statues représentant les personnages qui ont le plus contribué à la gloire de la France. L'idée n'est pas neuve, elle a même été mise à exécution lors de je ne sais plus quelle cérémonie patriotique en 1848; les statues, il est vrai, étaient de carton, ce qui limitait considérablement leur longévité et, de fait, elles disparurent au lendemain de la fête. Mais, cette fois, ce serait beaucoup plus sérieux, vu que l'on emploierait le marbre. La dépense monterait à quinze millions! Un joli morceau de galette à distribuer à tous les sculpteurs de France, si toutefois on en trouvait cent capables de mettre une statue sur ses pieds. Et qui désignerait ces cent personnages à statuer? Les héros selon le Conseil municipal ne sont pas précisément ceux du ministère des beaux-arts, ni ceux du commissariat de l'Exposition, et le gouvernement de demain ne serait-il pas tenté

d'épurer le personnel de marbre choisi par le gouvernement d'aujourd'hui? Un loustic a proposé de placer sur les corps, revêtus d'un costume vague, des têtes mobiles que l'on changerait tous les mois, de façon à assurer la célébrité du plus grand nombre possible de bienfaiteurs de l'humanité, de façon aussi à satisfaire toutes les opinions, sinon simultanément, du moins successivement. J'ajouterai que, au point de vue de la perspective, ce projet détruirait tout l'effet de cette magnifique avenue, qui sera déjà suffisamment entamée par les bâtisses qui vont remplacer le palais de l'Industrie. Ce serait même une violation formelle du contrat intervenu entre le roi



Charles X et la ville de Paris lorsque le Domaine royal céda à celle-ci les terrains des Champs-Élysées: ce contrat stipulait qu'aucune modification ne devrait être apportée à l'aspect général de l'avenue.

Je ne parlerai qu'avec discrétion de la singulière imagination des vétérans allemands de 1870 qui, sous prétexte de fleurir les tombes de leurs camarades morts, sont venus sur le territoire français célébrer l'anniversaire des grandes batailles de Gravelotte et de Saint-Privat, et se sont donné la satisfaction chauvine de fouler encore une fois le sol ennemi. Je crois qu'un pareil fait n'a pas de précédent, et il est regrettable que notre gouvernement n'ait pas eu l'habileté de faire sentir quel froissement en subirait notre sentiment national. Ce refus n'eût assurément pas été un *casus belli*.

Le retour du beau temps, le besoin de quitter la pénible fournaise qu'est devenu Paris, après les frimas du commencement du mois, ont amené une formidable recrudescence de bicyclisme. C'est un véritable événement, une époque dans l'histoire de l'humanité, que l'invention de ces deux roues, de leur chaîne et de leurs pédales. Depuis le jour où l'homme a dompté le cheval, aucun élément aussi important n'était venu modifier plus profondément le mode de la locomotion humaine.

Lorsqu'auront disparu les vieux, restés encore fidèles — par principe ou par crainte salubre des chutes — à l'ancien système de se transporter d'un lieu à un autre en mettant alternativement le pied droit devant le pied gauche, la bicyclette deviendra la chaussure de l'humanité, et tout le monde aura des bottes de sept lieues. Les villes s'élargiront et se répandront dans la campagne, chacun pouvant, grâce à sa machine, quintupler sa faculté de déplacement et pouvant se loger à dix ou quinze kilomètres de son bureau ou de son office.

Une crise des plus graves a éclaté récemment au sein de la monarchie austro-hongroise. Et, ici, le mot « sein » n'est point une vague métaphore; il évoque la sensation du vrai: j'aurais dû même le mettre au pluriel, car il s'agit d'une grève de dix-huit mille nourrices, et je suppose que les nounous de ce pays plantureux ne sont pas moins pourvues que nos Bourguignonnes et nos Morvandottes. Cette grève a failli être décrétée dans un vaste meeting tenu à Prague et où figuraient des délégations des nourrices originaires des régions variées soumises au sceptre des Habsbourg; c'était une question de



salaire, naturellement. L'empereur François-Joseph, cet homme profondément bon qui, depuis quarante ans, après avoir subi deux défaites, a su rester le plus aimé et le plus populaire des souverains, a dû en éprouver une certaine inquiétude. Heureusement, tout s'est



arrangé, paraît-il. L'armée impériale et royale est intervenue officieusement, non pas comme elle l'aurait fait chez nous, pour « cogner » sur les manifestantes, mais pour faire patienter les petits Autrichiens tandis que leurs nounous discutaient leurs intérêts. Ce qui prouve que, si « l'amour elle est de toutes les saisons », l'affinité entre les militaires et les bonnes d'enfants est de tous les pays.

LE CONCOURS D'AFFICHES

POUR UNE HISTOIRE DE NAPOLEON I^{er}

Une des grandes maisons d'édition de New-York, la *Century Company*, va commencer la publication d'une importante histoire de Napoléon I^{er}, écrite par un Américain, M. le professeur Sloane. Cette maison a eu l'heureuse idée d'instituer un concours parmi

Me voilà encore une fois obligé d'écrire ces mots odieux : *En voulez-vous des z'homards ?* c'est le titre de la revue donnée par l'Alcazar, et dont la commère Anna Thibault forme l'attrait principal. Aux Ambassadeurs, pour les *Demi-Vierges*, M. Ducarre s'est livré à des prodigalités de costumes qu'il a fait dessiner par le fantaisiste Willette ; quelques-uns sont audacieux, mais le public de ces établissements recherche les sensations fortes et il faut bien lui en donner pour son argent. Il faut croire que les exhibitions plastiques auxquelles se livrent les demoiselles engagées pour jouer ce genre de pièces sont un élément indispensable de succès. Nous sommes loin du bout de bas blanc qui, entrevu sous une jupe timidement relevée, suffisait à troubler nos pères et faisait dire à Alfred de Musset que

Quand on voit le pied, la jambe se devine.

Les fils d'aujourd'hui n'ont point à faire travailler leur imagination, et il ne leur reste plus rien à deviner. Je ne crois pas que la femme gagne à dépouiller ainsi son mystère et à nous priver du plaisir de la découverte. Et lorsqu'on voit ces enchevêtrements de jambes noires, ces évolutions de bras nus, ces poitrines qui s'avancent et ces croupes qui s'arrondissent, tout cela en si grand nombre que l'œil s'y perd, on ne ressent plus la notion séduisante de la femme, on a l'impression de contempler de multiples exemplaires de l'animal féminin.

L'Horloge ne reste pas en arrière de ses voisins ; moins pimenter peut-être, mais fort spirituelle, la revue de M. Gardel-Hervé réunit tous les comiques et toutes les jolies femmes de la troupe.

LUTÉCIUS.

les artistes français, pour l'affiche qui doit annoncer l'ouvrage. Le sujet à traiter était Napoléon I^{er} — naturellement — à l'époque qui conviendrait le mieux à l'artiste, mais limitée à la période comprise entre Austerlitz et Waterloo.

La maison Boussod, Valadon et C^{ie} a servi d'intermédiaire entre les artistes et la *Century Co* ; c'est dans ses galeries du boulevard des Capucines qu'ont été exposées les œuvres envoyées, au nombre de vingt et une.

Un jury, composé de MM. Edouard Detaille, Gérôme et Vibert, a



N° 2. — M. CHARTIER



N° 1. — M. MÉTIVET



N° 3. — M. CH. DUPRAY

classé dans l'ordre suivant les trois esquisses qui leur ont paru les meilleures :

Premier : M. MÉTIVET.

Second : M. CHARTIER.

Troisième : M. DUPRAY.

Des primes respectives de mille, sept cent cinquante et cinq cents francs ont été allouées à chacun de ces artistes.

La totalité des affiches, après être restée quelques jours visible

dans les galeries de MM. Boussod, Valadon et C^{ie}, a été expédiée à New-York, où ces œuvres vont être exposées d'abord dans les clubs importants de cette ville, puis ensuite dans les principales cités des Etats-Unis.

Nous donnons ici la reproduction des trois œuvres primées ; nos lecteurs pourront ainsi apprécier le jugement des maîtres éminents qui ont bien voulu assumer cette tâche délicate de juger des confrères. — L. M.

Les Livres

Sous ce titre mystificateur de *Deux et deux font cinq*, évidemment destiné à offusquer les esprits exacts, Alphonse Allais a réuni en volume, chez Ollendorf, la série de la « Vie drôle », qu'il publie avec tant de succès dans un grand journal du matin. Etrange logique, syntaxe imprévue, choc inattendu de mots, rapprochement subtil d'idées en apparence saugrenues, sagace observation des passions et de la bêtise mâle et femelle, tout cela s'amalgame dans le talent d'Alphonse Allais pour en faire un merveilleux caricaturiste de la plume.

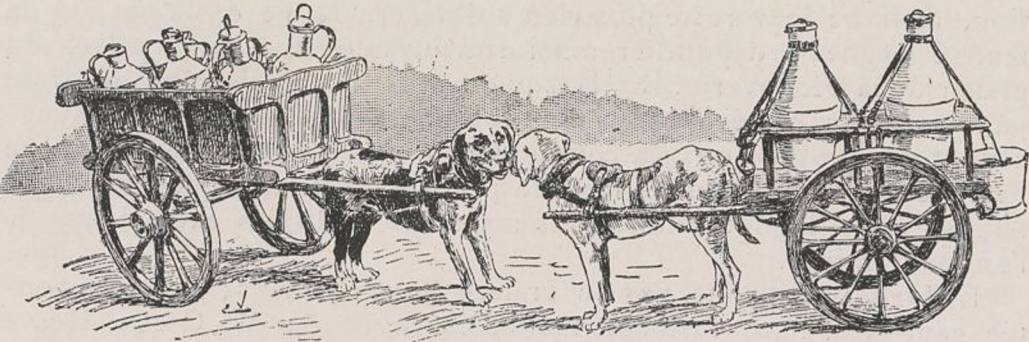
Il existe assurément quelques comédiens illustres qui parcourent et remplissent le monde plus que ne le fait Galipaux, mais il n'en est guère qui possèdent plus intimement que lui la force comique. Ce

diable de petit homme ne peut passer auprès d'un incident quelconque, banal en apparence, sans en croquer le côté bouffon ; et si vous causez avec lui, croyez bien que, derrière l'intérêt qu'il semble prendre à votre conversation, sa petite photo-jumelle travaille et qu'il a pris de vous un malicieux instantané. Ce court préambule n'a d'autre objet que de recommander vivement à ceux de nos nombreux lecteurs et lectrices qui s'ennuient mortellement à la campagne et aux bains de mer le volume intitulé : *Pour casinoter*, dudit Galipaux. Avec ce livre-là, on brave la tempête, la pluie et la fraîcheur funeste et rhumatismale des villégiatures (Ollendorf, éditeur).

Je ne quitterai pas le coin des auteurs gais sans mentionner le volume de M. Georges Bureau, *Les maris de Colette*, édité chez Ollendorf et illustré par Pille. C'est de la vieille gaieté gauloise, un peu salée, le comique de Paul de Kock modernisé, mais auquel il faut toujours revenir : la littérature bouffonne a ses règles comme la tragique ; les malins s'efforcent à les masquer sous des sauces plus ou

moins heureusement pimentées, et c'est dans ce travail d'accommodement des quinze ou vingt situations comiques possibles et connues que gît le principal intérêt de ce genre d'ouvrages.

Pour qui possède le goût du livre, le sens de la typographie et l'intuition de la librairie, les *Guides-Albums du Touriste*, de Constant de Tours, approchent de la perfection dans le genre. Dans d'autres guides, sérieux et compacts, on trouve les noms et les tarifs des hôtels, l'indication des points de vue classiques et des perles des musées locaux. Ici, au contraire, c'est bien le touriste qui se guide lui-même, allant un peu au hasard, conduit par son instinct artistique. Ses impressions s'y trouvent formulées avec humour et précision : on dirait que c'est lui-même qui a pris tous ces amusants croquis, coins de rues, carrefours, silhouettes d'habitants aux allures paisibles, aux costumes pittoresques, paysages indiqués par quelques traits de plume. Parmi les derniers albums parus, chez May et Motteroz, je



citerai *De Paris à Constantinople*, vrai tour de force de tourisme accéléré, les *Côtes gasconnes* et *La Belgique*, à laquelle nous empruntons un amusant dessin.

Grâce à M. Paul Janet, nous voici délivrés du biséculaire monologue de Madame de Sévigné. Les lettres de Madame de Grignan, que M. Janet publie par fragments — pourquoi pas intégralement ? — ne sont pas, il est vrai, adressées à sa mère, mais elles nous permettent de nous représenter la comtesse, et elles animent indirectement la correspondance de l'inimitable épistolière. La comparaison n'est pas toujours à l'avantage de la fille, femme de tête beaucoup plus que de cœur, froide et sans entraînement, et manquant de cette bonté qui remplit les lettres de sa mère.

Les *Profilis de Femmes*, de M. Maurice Paléologue, témoignent d'une érudition sagace en même temps que d'une pénétrante psychologie. Les études sur les lettres de la Religieuse portugaise, sur Adrienne Lecouvreur, Madame de Châteaubriant, etc., sont d'excellentes études littéraires que l'on peut, sans blasphémer, comparer aux *Lundis* de Sainte-Beuve.

Sauvée ! n'est point un roman, comme on pourrait le croire, par suite de la détestable routine des éditeurs qui, fallacieusement, réunissent une demi-douzaine de nouvelles sous le titre de la pièce la plus importante, sous prétexte que le public n'achète pas ces volumes de nouvelles. Les neuf morceaux qui composent le volume de M. Schalek de la Faverie montrent la variété de son talent, ses qualités humoristiques, dramatiques et descriptives.

Celles qui savent aimer ! Mais, cher monsieur Pierre Maël, elles savent toutes aimer, à condition qu'on les aime comme elles veulent, quand elles veulent et aussi longtemps qu'elles veulent... ou qu'elles ne veulent plus. Ne soyons cependant pas trop sceptiques à l'égard des jeunes filles de M. Pierre Maël. Leur mère est une ambitieuse et une maladroite à la fois, mais les petites ont pour elles l'amour, le bon sens, le cœur droit et la persévérance, et chacune finit bien par avoir le vrai mari qu'elle veut.

Les écrivains russes et polonais s'efforcent à nous décrire des états d'âme slaves auxquels nous autres, latins simplistes et d'esprit limpide, nous ne comprenons rien : les raffinés de lettres y rencontrent parfois des formules imprévues, des modulations étranges, comme qui dirait du Chopin écrit ; des femmes oisives et névrosées croient, un instant, y saisir l'expression de leurs vagues désirs, mais je ne crois pas que des livres tels que *Sans dogme*, de Senkiewicz, le plus brillant des écrivains polonais actuels, puissent « mordre » sur notre public.

Hugues Leroux jouit d'un tempérament cosmopolite ; l'exotique l'attire et il s'y incorpore avec une singulière facilité ; l'an dernier, nous le connûmes Suédois et péninsulaire scandinave ; aujourd'hui nous le retrouvons récupérant, au soleil d'Afrique, le calorique qu'il avait perdu dans ces régions hyperboréennes. Il nous annonce qu'il a trouvé en Algérie sa vraie patrie : *Je deviens colon*, écrit-il en tête de ce nouveau volume où il décrit en de vivants tableaux notre grande colonie méditerranéenne. Souhaitons que les déboires des exploitations agricoles, les dégoûts d'une organisation politique défectueuse, encore plus malpropre que celle de la métropole, n'abattent pas à ses débuts le bel enthousiasme de notre ami et collaborateur.

Très animé, très vivant, plein d'entrain, d'émotion et de gaieté, *Le sergent Balthazar*, roman de cape et d'épée, par Armand d'Artois. En voilà un au moins qui n'est pas pessimiste ! Une très fine préface d'Alexandre Dumas fils précède ce roman, où l'on retrouve la grande allure de la *Tour de Nesles* et des *Trois Mousquetaires*.

T. G.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER ET EAUX THERMALES

De Paris aux stations balnéaires ou thermales suivantes :

1° Billets d'aller et retour individuels valables pendant 4 jours : aller, le vendredi (exceptionnellement, ces billets sont valables le jeudi par les trains partant de Paris depuis 5 heures du soir), le samedi ou le dimanche ; retour, le dimanche ou le lundi seulement, de Paris aux gares suivantes :

Dieppe (Pourville, Puys, Berneval) : 1^{re} classe, 26 fr. ; 2^e classe, 17 fr. 50. — Touffreville (Criel), Eu (Le Bourg-d'Ault, Onival) : 1^{re} classe, 29 fr. ; 2^e classe, 19 fr. 50. — Le Tréport (Mers) : 1^{re} classe, 29 fr. 50 ; 2^e classe, 20 fr. — Saint-Valéry-en-Caux (Veules), Cany (Veulettes, Les Petites-Dalles) : 1^{re} classe, 29 fr. ; 2^e classe, 19 fr. 50. — Fécamp (Les Petites-Dalles, Les Grandes-Dalles, Saint-Pierre-en-Port), Froberville-Yport : 1^{re} classe, 30 fr. ; 2^e classe, 21 fr. 50. — Les Loges-Vaucottes-sur-Mer, Etretat (Bruneval) : 1^{re} classe, 30 fr. ; 2^e classe, 22 francs. — Le Havre (Sainte-Adresse, Bruneval), Caen, Honfleur : 1^{re} classe, 30 fr. ; 2^e classe, 22 fr. — Trouville-Deauville (Villerville), Blonville (halte) : 1^{re} classe, 30 fr. ; 2^e classe, 21 fr. 50. — Villers-sur-Mer, 1^{re} classe, 30 fr. ; 2^e classe, 22 fr. — Beuzeval (Houlgate), Dives-Cabourg (Le Home-Varaville) : 1^{re} classe, 33 fr. ; 2^e classe, 23 fr.

Pour les stations comprises dans ce dernier paragraphe, ces prix comprennent le parcours total en chemin de fer : Luc (Lion-sur-Mer, Langrune et Saint-Aubin) : 1^{re} classe, 34 fr. ; 2^e classe, 25 fr. — Bernières (Courseulles, Ver-sur-Mer) : 1^{re} classe, 35 fr. ; 2^e classe, 26 fr.

Bayeux (Arromanches, Port-en-Bessin, St-Laurent-sur-Mer, Asnelles) : 1^{re} classe, 36 fr. ; 2^e classe, 26 fr. — Isigny-sur-Mer (Grandcamp-les-Bains) : 1^{re} classe, 40 fr. ; 2^e classe, 30 fr. — Montebourg, Quinéville, Saint-Vaast-la-Hougue : 1^{re} classe, 45 fr. ; 2^e classe, 32 fr. 50, et Valognes : 1^{re} classe, 45 fr. ; 2^e classe, 33 fr. 50 (parcours par le chemin départemental de Montebourg et Valognes à Barfleur non compris dans le prix du billet). — Cherbourg : 1^{re} classe, 50 fr. ; 2^e classe, 36 fr. — Coutances (Agon, Coutainville, Regnéville) : 1^{re} classe, 45 fr. ; 2^e classe, 33 fr. 50. — Denneville (halte) : 1^{re} classe, 50 fr. ; 2^e classe, 33 fr. 50. — Port-Bail : 1^{re} classe, 50 fr. ; 2^e classe, 34 fr. — Barneville (halte) : 1^{re} classe, 50 fr. ; 2^e classe, 34 fr. 50. — Carteret : 1^{re} classe, 50 fr. ; 2^e classe, 35 fr. — Granville (Donville, Saint-Pair, Bouillon-Jullouville) : 1^{re} classe, 45 fr. ; 2^e classe, 32 fr. — Montvion-Sartilly (Carolles, Saint-Jean-le-Thomas) : 1^{re} classe, 45 fr. ; 2^e classe, 31 fr. 50.

Eaux thermales. — Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure), ligne de Dieppe par Gournay : 1^{re} classe, 18 fr. ; 2^e classe, 12 fr. — Bagnoles-de-l'Orne, par Briouze, 1^{re} classe, 36 fr. ; 2^e classe, 24 fr.

2° Billets d'aller et retour individuels, valables pendant 33 jours (jour de la délivrance non compris)

Bayeux, Isigny-sur-Mer, Montebourg et Valognes, Cherbourg, Coutances, Port-Bail, Denneville (halte), Carteret, Barneville (halte), Granville, Montvion-Sartilly, La Gouesnière-Cancale, Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé, Rothéneuf), Dinard (Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac, Lancieux), Plancoët (La Garde-Saint-Cast, Saint-Jacut-de-la-Mer) : 1^{re} classe, 56 fr. ; 2^e classe, 37 fr. 80. — Lamballe (Pléneuf, Le Val-André, Erquy) : 1^{re} classe, 57 fr. 50 ; 2^e classe, 38 fr. 85. — Saint-Brieuc (Portrieux, Saint-Quay) : 1^{re} classe, 60 fr. ; 2^e classe, 40 fr. 65. — Lannion (Perros-Guirec) : 1^{re} classe, 70 fr. ; 2^e classe, 47 fr. 25. — Morlaix (Saint-Jean-du-Doigt, Plougasnou-Primel) : 1^{re} classe, 72 fr. 15 ; 2^e classe, 48 fr. 70. — Landernau (Brignogan) : 1^{re} classe, 77 fr. 55 ; 2^e classe, 52 fr. 35. — Brest : 1^{re} classe, 80 fr. 10 ; 2^e classe, 54 fr. 05. — Paimpol : 1^{re} classe, 69 fr. 20 ; 2^e classe, 46 fr. 70. — Saint-Pol-de-Léon : 1^{re} classe, 75 fr. ; 2^e classe, 50 fr. 60. — Roscoff (Ile-de-Batz) : 1^{re} classe, 75 fr. 95 ; 2^e classe, 51 fr. 25. — Saint-Nazaire : 1^{re} classe, 59 fr. 70 ; 2^e classe, 40 fr. 30.

NOTA. — Les billets de 33 jours, peuvent être prolongés une ou deux fois de 30 jours, moyennant le paiement, pour chacune de ces périodes, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix du billet.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGE D'EXCURSION AUX PLAGES DE LA BRETAGNE

Du 1^{er} mai au 31 octobre, il est délivré des billets d'excursion aux plages de la Bretagne, à prix réduits, et comportant le parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Lorient, Quimper, Rospendon, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

Durée : 30 jours. — Prix des billets (aller et retour) : 1^{re} cl. 45 fr. ; 2^e cl. 36 francs.

AVIS. — Ces billets comportent la faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour. Le voyage peut être commencé à l'un quelconque des points du parcours.

La durée de validité peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de dix jours, moyennant paiement, avant l'expiration de la durée primitive ou prolongée, d'un supplément de 10 0/0 du prix des billets.

Il est délivré des billets complémentaires du voyage d'excursion aux plages de Bretagne, réduits de 40 %, sous condition d'un parcours minimum de 150 kilomètres.

Ces billets sont délivrés de toute station du réseau d'Orléans et séparément : le premier pour aller rejoindre le voyage d'excursion ; le second, s'il y a lieu, pour quitter le voyage d'excursion et permettant de se rendre à un point quelconque du réseau d'Orléans.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets d'aller et retour de Paris à Berne et à Interlaken, via Dijon, Pontarlier, Neuchâtel, ou réciproquement, et de Paris à Zermatt (Mont-Rose), via Dijon, Pontarlier, Lausanne, sans réciprocity, valables pendant 60 jours, avec arrêt facultatif sur tout le parcours.

Prix des billets : De Paris à Berne : 1^{re} classe, 101 fr. ; 2^e classe, 75 fr. ; 3^e classe, 50 fr. — De Paris à Interlaken : 1^{re} classe, 112 fr. ; 2^e classe, 82 fr. ; 3^e classe, 55 fr. — De Paris à Zermatt : 1^{re} classe, 140 fr. ; 2^e classe, 108 fr. ; 3^e classe, 71 fr.

Trajet rapide de Paris à Berne et à Interlaken, sans changement de voiture, en 1^{re} et 2^e classe.

Les billets d'aller et retour de Paris à Berne et à Interlaken sont délivrés 15 avril au 15 octobre ; ceux pour Zermatt, du 15 mai au 30 septembre.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

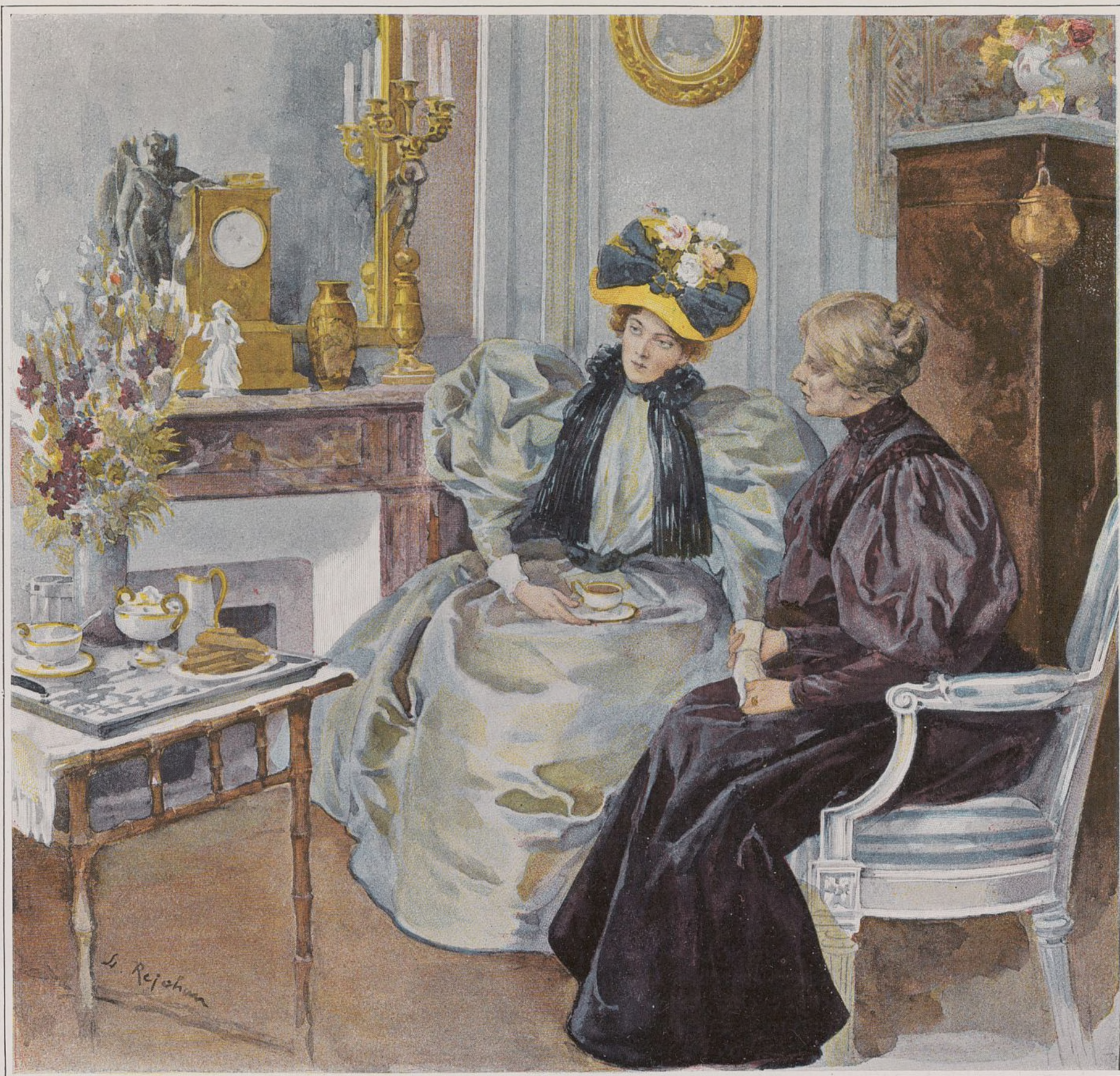
PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENE VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Co, Asnières.



En Pénitence

PAR ÉDOUARD CADOL

Le baron Félix de Floxens, ayant croqué le vert et le sec, rencontra tout à point, une jeune et belle héritière, bien élevée ma foi ! qui, le plus gentiment du monde, consentit à l'épouser, en lui apportant une quarantaine de mille francs de rente, sans compter les espérances.

En les attendant, il menait une existence plutôt agréable, en compagnie d'Angèle, sa jeune femme, qu'il ne trompait qu'à peine.

« Puisqu'elle n'en sait rien, se disait-il, qu'est-ce que ça fait !... »

Bon ; mais un jour Angèle en sut quelque chose ; ce qui fit beaucoup.

Comment la jeune femme fut-elle édifiée ? Tout bêtement, c'est l'ordinaire. Par un billet, tombé de la poche de son mari, sans qu'il le remarquât. Un tout petit billet, trois lignes, mais claires. Trop ! Pas à ergoter ; « ça y était ». En plein !

La pauvre petite femme, convaincue de ne l'avoir pas encore mérité, commença de pleurer à chaudes larmes ; ce qui lui rougit et lui gonfla les paupières. Puis, voyant que, en outre, elle y attrapait la migraine, par-dessus le marché, elle décida d'aller consulter sa mère.

Celle-ci embrassa tendrement l'affligée, pleura quelque peu avec elle, la força de tremper des tartines beurrées dans une tasse de chocolat à la vanille, et

Lui tint à peu près ce langage :

« Ne te fais pas de mauvais sang, ma fille chérie : les maris sont tous comme ça !... »

— Vous auriez bien dû me le dire, avant d'épouser Félix.

— Pas de danger !

— C'est donc qu'il y a des exceptions ?

— En vérité, je l'ai oui dire. Mais pour en avoir rencontré... je mentirais !

— Et papa, pourtant ? »

La mère d'Angèle parut se consulter, puis se résumant : « Paix à sa cendre ! dit-elle avec componction. Néanmoins, si je l'aperçois, en débarquant au Paradis... Ça m'étonnera bigrement !... »

— Mais alors, que faire, pauvre maman ? demanda Angèle, frappée de l'adverbe un peu risqué de la brave dame.

— Hélas ! chère petite, répliqua la veuve, voilà précisément le hic ! Que d'autres, en telle passe, se sont posé la question, avant toi ! Et combien, faute d'éliminer la susceptibilité d'amour-propre, ont commis la colossale boulette de céder à l'aveugle incitation du premier mouvement ! Pour moi, ce que j'en puis dire, c'est que les plus malignes sont celles qui, tout considéré, se résolvent à commencer par la fin.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'elles font comme la chèvre, dont on dit qu'elle broute où elle est attachée.

— Des lâches, celles-ci ! s'écria la jeune femme, l'œil en feu, et les poings crispés.

— Si tu veux, répliqua la maman, sans autrement se passionner. Mais peut-être aussi, des personnes qui aiment bien leur tranquillité, ce qui n'est pas si bête ! »

Partie de là, la brave dame développa son argument.

Angèle la laissait dévider son rouleau, par élémentaire déférence filiale. Mais quant à en retenir un mot... votre servante !

En sorte que rentrant chez elle et apercevant son traître de mari, dans le salon, elle s'arrêta net. Puis d'un geste très ferme, lui montrant l'entrée de la chambre qu'elle occupait, elle lui dit d'une voix blanche : « Regardez cette porte, monsieur ; regardez-la bien ! Je fais ici le serment solennel, de ne plus jamais... vous entendez ? jamais !... vous en laisser passer le seuil !... »

— Hein ? Quoi ? demanda Félix ahuri, Pourquoi ça ?

— Pourquoi ?... Lisez ! »

Et elle lui planta sous le nez, le billet que le nigaud avait laissé tomber de sa poche. — Attrape !

Lors, il advint, des mois après, que les habitants de Riancourt-en-Vexin s'ingénierent à parer leurs maisons de drapeaux et de banderoles tricolores, à l'exemple de la municipalité qui, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, faisait élever des tribunes décorées à profusion, et qui, non contente, ornait la salle des fêtes en



vue d'un banquet, que suivrait un bal magnifique, réservé à la « première société » de Riancourt-en-Vexin et de ses environs.

C'est que demain, on inaugurerait la statue d'un illustre enfant de la cité : le célèbre Gamberier, qui, comme on sait parfaitement, découvrit la terre de pipe ; j'entends, ses propriétés de *culottabilité*. Hommage tardif, mais unanime. Ah combien !

Demain, au premier coup de midi, le maire, flanqué des autorités locales et départementales, allumerait de ses propres mains, la mèche d'un pétard officiel, sur l'éclat duquel tomberait le voile qui enveloppait le monument. Et Gamberier apparaîtrait, aux yeux écarquillés de ses chers compatriotes, dans la pose, tout à la fois, grandiose et méditative, qui sied à un bienfaiteur de l'humanité. Aussitôt plus de cent cinquante musiciens du canton entonneraient la *Marseillaise*. Après quoi, le premier discours — il y en aurait plusieurs, comme on peut croire ! — serait prononcé... devinez par qui?... le ministre ! Excusez du peu !

Malgré l'activité des employés, venus de Paris à la première heure, les embellissements de la gare s'achevaient difficilement. C'est qu'aussi, arrivaient coup sur coup, des trains de plaisir bondés de gens qui, dorés et déjà, s'en donnaient pour leur argent, en beuglant toutes sortes de « Mère Godichon ». Ils se hêlaient dans la foule grouillante. Les femmes bougonnaient contre les marmots qui hurlaient comme des écorchés. A ce tintamarre infernal, s'ajoutaient le roulement des chariots à bagages, le tapage des wagons traversant les plaques tournantes, les appels de service, le sifflet des locomotives en manœuvre. Un vacarme à souhaiter de devenir sourd. Et l'on jurait, on sacrait, on se disputait, on se bousculait, comme des damnés dans la chaudière des cinq cents diables !

Imposant de calme et d'impassibilité, le chef de gare, les mains derrière le dos, errait à travers cet atroce brouillamini, répétant comme par le jeu d'une mécanique :

« Pressons-nous là-bas, pressons-nous ! »

Au moment où le cortège officiel, venu pour saluer le ministre, pénétrait dans la salle d'attente, transformée en salon, un télégramme fut apporté à cet homme paisible. Paisiblement, il l'ouvrit et lut : « Poste 187 bis à Chef de gare Riancourt. Retenez tous trains montants. Voies obstruées. Train bes-tiaux 276 pris en écharpe par train de lait B-74. Pas acci-dents de personnes. Envoyez secours. Urgent. »

Sans plus s'émouvoir, notre fonctionnaire donna des ordres, et, laissant les autorités croquer le marmot, il esquiva les explications, en remontant chez lui, où il commença de dîner, non sans psalmodier par habitude :

« Pressons-nous là-bas, pressons-nous ! »

En somme, pas grand'chose, l'accident de la tranchée. Le train de lait avait répandu sa marchandise. Les bestiaux restés valides, s'étaient évadés des wagons effondrés, et c'était même un spectacle assez curieux, de voir bœufs, vaches et moutons galoper affolés, dans cet océan de fromage à la crème.

Seulement, le ministre arriverait deux heures en retard.

Bah ! ça ne l'empêcherait pas de prononcer son discours le lendemain. Ça ne l'empêcherait pas non plus d'ouvrir le bal, avec une aimable dame de la circonscription.

Eh bien ! voyez la coïncidence : cette dame était précisément Madame Angèle de Floxens, née Doublemont, de la famille Doublemont qui a des racines profondes dans la contrée.

Or, dans la dot d'Angèle, entraient une façon de château, planté en un site agréable, à trois kilomètres environ de Riancourt-en-Vexin. Au début du mariage, les jeunes époux n'avaient fait qu'y toucher barre. Mais, peu après la trahison de Félix, Angèle s'était fermement prononcée pour une existence recueillie, et l'on était revenu au domaine Doublemont, à tout le moins, jusqu'à... des temps meilleurs. En pénitence le volage Félix. C'est bien fait !

Ma foi ! il ne s'en portait pas plus mal. L'habitation, tout récemment réparée, — quantité d'outils des ouvriers encombraient encore une partie des étages supérieurs — l'habitation, disons-nous, avait bon air. Grand parc, clos de murs, traversé par une riviérette, ombragée de saules, où nichaient des oiseaux chanteurs.

D'ailleurs, les relations ne manquaient pas ; car la rupture survenue entre les époux, n'avait point transpiré. Tout au plus, le jeune Hugues Robrochon savait-il au juste à quoi s'en tenir, grâce aux confidences de Félix qui, pour l'avoir connu autrefois, s'en était fait un ami, d'abord, puis un complice.

Que voulez-vous ! la pénitence que lui infligeait Adèle ne l'avait point du tout corrigé de ses tendances à l'infidélité. Toutefois, il se croyait tenu de prendre des précautions et l'ami Robrochon l'aidait de son mieux à imaginer le prétexte de courtes absences, surveillant de près l'épouse trahie, quand Félix « se la coulait douce » à Paris.

A l'apparence, mon Dieu ! le rôle que remplissait là le jeune homme n'était peut-être pas tout à fait à son honneur. Cependant il ne faut prononcer trop vite. L'amour excuse tout ; c'est bien connu. Et, comme Robrochon aimait d'un grand amour, la femme de son ami, sa conscience le laissait parfaitement tranquille. C'est à l'intention qu'il faut s'attacher, n'est-il pas vrai ? Son intention à lui, était de consoler l'intéressante petite femme. Ce garçon avait bon cœur ; voilà tout. Est-ce un crime?... Angèle ne le pensait pas. Néanmoins, elle eût préféré moins de sympathie de sa part ; moins d'assiduité dans la maison surtout. Ce n'est pas qu'elle redoutât pour elle. Mais il souffrait visiblement, le pauvre Hugues. Jamais personne n'avait tant poussé de soupirs. Seul avec elle, il « bafouillait » des phrases entortillées, où MM. Noël et Chapsal eussent trouvé à reprendre certainement. Et comme la jeune femme avait bon cœur, elle aussi, elle éprouvait quelque scrupule de lui causer de la mélancolie. Fâcheuse idée vraiment, qu'avait Félix, d'attirer si souvent M. Robrochon !

On en arrivait à remarquer son absence.

Il en fut ainsi la veille du mémorable dimanche, où les chers compatriotes de Gamberier allaient célébrer sa mémoire. Les Floxens réunissaient quelques voisins à dîner. Dîner sans cérémonie. On se quitterait de bonne heure, afin de supporter vaillamment les fatigues du lendemain. Bien sûr, Hugues était convié. Il avait formellement accepté, avant de se rendre à Paris, où il était depuis deux jours. Pourtant, l'heure s'était passée, sans qu'il parût, et l'on s'était mis à table sans lui, au grand, mais très grand déplaisir de Félix, déplaisir secret, qu'il s'efforçait de dissimuler.

C'est seulement, comme on passait au salon, que le retardataire se présenta. Tout s'expliqua d'un mot : il était dans le train du ministre. Pour lui, Hugues, abandonnant son compartiment et sautant la haie du chemin de fer, il avait piqué droit sur le château, à travers champs.

Or tandis qu'on lui servait un consommé, avec une aile de poulet, Félix revenu près de lui, à la salle à manger, l'accablait de questions.

« Rassure-toi, dit Robrochon : c'est bien toujours demain, à la Bodinière en « matinée » que débute la petite. J'ai commandé les bouquets à lui jeter, et voici le bracelet que j'ai choisi.

— Cachons ça ! dit Félix, en fourrant le bijou dans sa poche. Combien ?

— Quatre mille cinq. C'est salé, mais très chic ; tu verras !

— Tu es un ami, toi mon bon Hugues. Et le diner ?

— Au Café Anglais.

C'est salé aussi ; mais, très chic ; tu verras. Dix-huit couverts... trois reporters, et une interview en dehors. J'ai vu les articles en épreuves. L'aimable enfant est lancée maintenant... Dame ! c'est encore salé ; mais... tu verras ! Elle sautait, chantait, m'embrassait, comme du pain ».

Pour un peu, Félix se fut attendri.

« Oh ! oui ! oui ! disait-il, en luiserrant les mains, tu es un ami, toi ! Mais, comment partir ce soir ; sous quel prétexte, si la dépêche convenue n'arrive pas ?

— Elle arrivera ! répliqua Robrochon, s'animant subitement. Le chemin de fer a accaparé le télégraphe, à cause de l'accident de la tranchée. De là, le retard ; ce ne peut être qu'un retard. Mais à supposer qu'il se prolonge, tant pis ! pars quand même. Tu me le dois que diable ! C'est une question de délicatesse, après tout le mal que je me suis donné. »

Le bon Félix se sentait vraiment ému de la chaleur avec laquelle il le sommait en quelque sorte, d'aller « faire la fête ».

Comme on prenait le thé, Cathi, la femme de chambre, attira Félix à l'écart ! Elle apportait le télégramme, si impatiemment attendu. Mais elle n'était pas dupe, Cathi. Aussi, montra-t-elle un front sévère, en remettant le papier bleu.

« N'arrêtez-vous donc jamais de tromper la pauvre Madame ? » fit-elle à voix basse.

Et comme son maître allait répliquer, elle le foudroya d'un regard, ajoutant : « Dégoûtant !... »

Félix lui glissa un louis.

L'honnête domestique en parut navrée.

« Le prix de ma complicité ! murmura-t-elle. Ah !... Cet or me brûle les doigts !... »

Ce n'était sans doute pas une figure, car en hâte, elle glissa le louis dans sa poche.

« Moi !... moi, poursuivit-elle, réduite par des revers, à cette condition avilie ! Je n'étais pas née pour servir, voyez-vous monsieur. J'ai mon diplôme d'institutrice, moi ! Et sans l'encombrement... »

Félix connaissait de reste son antienne. C'est pourquoi il l'interrompit, à l'aide d'un second louis qui rejoignit le premier, non sans que Cathi ne manifestât la même et si honorable répugnance !...

« Comment, s'écrièrent les hôtes du jeune ménage, en recevant communication de la dépêche, vous manqueriez la fête de Gamberier ?... »

— Hélas ! il y a force majeure. Il faut que je parte par le der-

nier train !... Notre ami Robrochon, aura la complaisance de me suppléer, près de ma femme.

— Ah ! les maris ! » pensa Angèle, avec une nuance involontaire de malice. Et elle refusa net de se prêter à la substitution.

Le ton de sa parole intimida légèrement Félix.

« Je ferais peut-être mieux de rester, » souffla-t-il à Hugues. Celui-ci devint cramoisi.



« A ton aise ! » répondit-il, les dents serrées. « Du reste, la petite ne sera pas embarrassée. Il y a dans son entourage, un prince moldave, qui ne demande pas mieux que de régler l'addition du Café Anglais. »

— Décidément, je pars ! conclut le mari d'Angèle.

— En ce cas, apprêtez-vous mon cher, firent les invités. Nous vous conduirons un bout de chemin. »

Restée seule, Angèle réfléchit longtemps, dans le petit salon, où s'ouvraient sa chambre et celle de son mari. C'était sur Robrochon que se fixait sa pensée. Pourquoi n'était-ce pas lui qu'elle avait épousé ? Il la comprenait, ce jeune homme. Il lui eût été fidèle... probablement ! Et tandis que Cathi fermait les portes d'en bas, la dédaignée, le regard perdu dans les vapeurs de la nuit, dont elle apercevait les étoiles, par la fenêtre

entr'ouverte, se laissait bercer par une sorte de roman idéal.

Trop peut-être; car se resaisissant sous l'impression d'une peur subite — peur, non de lui, peur d'elle-même — elle se leva, décidée à fuir le danger. Et ouvrant un petit bureau, elle écrivit à sa mère, lui annonçant qu'elle viendrait passer quelque temps près d'elle.

Comme elle achevait, un bruit extérieur la fit tressaillir. Le sable du jardin grinçait. Elle quitta son siège, se dirigeant vers la fenêtre, et son sang se glaça. Un homme escaladait le balcon. Elle voulut crier, ne put, paralysée par la terreur, et Hugues Robrochon parut devant elle!...

Ce qu'ils se dirent, on le devine. Le rapporteur ferait longueur. Hugues appuya sur la douleur qu'il éprouvait à la savoir malheureuse. Cette douleur, seule, devait expliquer l'apparente trahison, dont il usait envers Félix. Il n'y a pas d'amitié sans estime. Pouvaient-ils estimer un ami qui trompait une personne comme elle?

« Un ami, dit-il avec indignation; un ami qui en ce moment même, va retrouver sa maîtresse, et lui porter un bijou que j'ai choisi tantôt pour lui, rue de la Paix!... »

— Vous?

— Jugez par là, du degré de ma passion, puisque j'accepte un rôle abominable, pour garder accès près de vous! »

En ces questions, les femmes sont toujours un peu godiches. Celle-ci, loin de se révolter, se disait candidement :

« Comme il m'aime!... Et comme il doit souffrir!... »

Pas moins, minuit sonnait aux clochers d'alentour. Elle le lui fit remarquer et le pria de se retirer provisoirement.

D'un ion fatal, Hugues s'inclina, et faisant un pas vers la fenêtre : « Adieu, s'écria-t-il. Je vais vous délivrer de moi, en me brisant la tête du haut de ce balcon! »

— Malheureux! » fit Angèle, au comble de l'épouvante.

Sans doute l'héroïsme du jeune homme ne lui échappait pas; mais le grave inconvénient

de l'acte désespéré, dont il la menaçait, ne lui échappait pas non plus. Que dirait-on à la découverte du cadavre?

Timidement, elle l'engagea à y arrêter son attention.

« Soit Madame! répliqua Robrochon, avec un peu de froideur susceptible. Je rentre chez moi, me brûler la cervelle. »

— Hugues, mon ami, par pitié!...

— Puisque vous ne m'aimez pas!...

— Je ne vous aime pas? fit-elle avec le vague espoir de s'en débarrasser. Qu'en savez-vous? Qu'en sais-je moi-même?... Ne puis-je du moins vous aimer comme une sœur?... »

Le bon Hugues happa; goba l'amorce. Docile et godiche à son tour, il fit sa partie dans l'éternelle rengaine de la « pure et franche amitié! » Eh! allez donc! les fioritures du « lien des âmes » qui s'aiment « sans crime », et ne manqueront pas de s'unir pour de bon, dans « un monde meilleur ». Aucune bonne foi de part ni d'autre, d'ailleurs. Elle se disait : « Il va s'en aller tranquillement. Et demain... je serai chez maman. »

— C'est une affaire de jours, pensait-il. Je la tiens! »

En attendant il l'embrassait tant qu'il pouvait, en l'appelant « Ma sœur! »; ce qu'elle tolérait pour en finir plus tôt.

Enfin! il consentait à s'en aller. Déjà Angèle s'apprêtait à l'éclairer pour lui ouvrir la porte d'en bas, quand, sous la fenêtre, la voix de Félix cria : « Angèle!... Angèle!... La voie est toujours encombrée; les trains ne partent plus. »

Tableau!...

..

Ils restaient cloués sur place; pétrifiés.

« Angèle, reprit Floxens, tout est fermé, et j'ai laissé ma clé dans la poche de mon gilet jaune. »

Mécaniquement, la jeune femme marcha vers le balcon, et sans oser se montrer malgré la nuit noire, elle répondit : « Attendez un moment; je vais la chercher. »

Puis revenant à Hugues : « Eh bien?... Que faire? appuyait-elle, en voyant qu'il ne bronchait pas. »

— Sapristi!... fit-il.

— Ah! mais, reprit-elle vivement, il ne s'agit pas de « sapristi! » Vous nous avez mis dans une position très claire. Force est d'en sortir. Cherchez une issue; remuez-vous... Que vous êtes pâle! Voyons, vous ne trouvez rien?... Soit! Nous sommes perdus; mourons!... »

La proposition désorienta terriblement le jeune homme. Visiblement, elle le prenait de court.

« Mourons? répéta-t-il, comme ça?... Tout de suite?... »

La voix de Félix intervint de nouveau :

« Angèle!... Ne cherchez pas la clé. Je me trompais. Elle avait glissé dans la doublure de ma poche. »

En ce peu d'instants, une révolution foudroyante se produisit dans les idées de la jeune femme, et le romantique Robrochon y perdit du prestige. Mais, elle n'avait pas le temps de s'y appesantir. On entendait Félix ouvrir le vestibule.

« Pendant qu'il monte, sautez par la fenêtre », dit-elle.

Abéti, ridicule, quasi odieux, il s'élança. Pas bien loin! Deux chiens de garde, qu'il connaissait, deux molosses de caractère ombrageux et féroce, aboyaient à se démantibuler la margoulette.

« Félix a lâché les chiens! murmura-t-il en claquant des dents. S'ils m'étranglent vous serez compromise. »

— Le doux pleure! » pensa Madame de Floxens.

Elle n'était plus « godiche » du tout. Ce Roméo, pris à son propre piège, lui apparaissait, finalement, dans toute sa sinistre mesquinerie. Entre les morsures des chiens, et la perspective d'une « affaire » avec Félix, il préférerait l'aléa de cette dernière solution. Les explications ne sont point de mise, avec des animaux dressés à courir sur les visiteurs nocturnes. Floxens en réclamerait plutôt. Qui sait, dès lors?... Et puis, un duel n'est pas toujours tragique.

D'ailleurs, Hugues tirait assez bien. Et encore : Félix affronterait-il le scandale, de gaieté de cœur? Oublierait-il, qu'en cas de divorce, Angèle reprendrait intégralement sa dot, ce qui le rédui-



rait, lui, à un train médiocre? En somme, « le crime » n'était pas consommé. En s'expliquant beaucoup, tout cela ne pourrait-il « s'arranger »?

C'est bien là ce que pensait Robrochon. Angèle en avait l'intuition, et elle se demandait: « Eh bien!... Et moi? Quelle part me fait ce galant homme, dans ses préoccupations « enfroussées? » O femmes! sommes-nous dindes!... »

Mais doucement, devant le péril imminent, celle-ci, révoltée, se transforma du coup, et ne s'en fia plus qu'à son ingéniosité constitutionnelle, pour assurer sa sécurité. Et tandis que son mari grimpa l'escalier, elle leva le dessus du canapé.

« Alors, là-dedans! commanda-t-elle à Robrochon.

— Me cacher? fit-il avec susceptibilité.

— Ah! reprit Angèle, pas de discours. Voilà Félix, et il est toujours armé quand il sort durant la nuit. »

Plus qu'un risque, pensa-t-elle, quand le « corps du délit » fut dissimulé, c'est qu'il n'étouffe. Ma foi! à la grâce de Dieu! »

A cet instant les intentions de la jeune femme étaient dépourvues d'aucune réticence de malice vengeresse. Deux mots de politesse réservée, échangés avec son mari, et puis: « Bonsoir ». Chacun chez soi. Félix rentré dans sa chambre, elle délivrerait le « bon ami de la maison », après quoi, elle prendrait un repos qu'elle estimait avoir gagné!

Mais en voilà bien d'une autre! Ce mari archi-infidèle, ne se présentait-il pas le sourcil froncé, s'étonnant qu'elle eût tardé à répondre à ses appels! Ah ça! aurait-il le front de concevoir un soupçon sur la conduite de l'ange qu'il avait victimée?

Ce lui parut, à elle, passer la permission. Un flot d'indignation lui monta au cerveau. Mais se calmant aussitôt, elle se rabattit sur une idée de raillerie endiablée, qui allait à bafouer ces deux « individus ».

C'est donc en raison d'un plan formel, subitement improvisé, qu'au lieu de monter sur ses grands chevaux, elle joua le trouble craintif d'une épouse prise en maraude. L'inquiétude, jusqu'ici, à demi affectée de Félix s'aggrava. Il se planta en « justicier », la pressant de questions, qui la poussaient au pied du mur.

La jeune femme n'aurait eu, pour se disculper, qu'à lui mettre sous les yeux, la lettre qu'elle écrivait à sa mère. Elle s'en garda bien, et simulant le découragement d'une vaincue: « Ah! s'écria-

t-elle, en cachant son visage, je ne saurai jamais dissimuler! Eh bien oui, il y a quelque chose; mais c'est votre faute.

« Quelque chose? » Quoi, quoi donc? Félix y insistait, vexé comme un dindon, et d'autant furieux. Dame! tromper sa femme, peccadille! Mais être trompé par elle!...

« Félix! Félix, je ne suis pas coupable », répétait Angèle, en jouant son rôle, avec une perfection qui l'étonnait elle-même.

Pas un effet manqué. Et qu'elle s'amusait intimement, en suivant chez son mari, l'éclosion des réflexions déplorables auxquelles le premier mouvement de rage orgueilleuse faisait place. Lui aussi songeait malgré lui, aux conséquences d'un scandale, d'un procès, d'une « liquidation » de divorce. Angèle le devinait, comme elle devinait « l'état d'âme » de l'autre paltoquet, étendu, sans grâce, dans le sofa.

La griserie des représailles entraîna la jeune femme à l'extrémité. Comme Félix insistait violemment pour « savoir », elle l'édifia à fond: « Vous m'abandonnez pour courir des bordées, et l'on en profite pour me courtiser.

— Qui?

— Parbleu! Votre meilleur ami. C'est de tradition. »

Elle croyait le foudroyer. A sa grande surprise, elle le vit sourire. Il ne la croyait pas.

« Oui, oui, vous voulez me brouiller avec Hugues! fit-il dédaigneux.

— Il est à encadrer », pensa Angèle.

Et se piquant au jeu, elle se fit un point d'honneur de confondre cet idiot, quoi qu'il en dût résulter:

« Accuser Hugues! disait Félix, lui qui...

— Qui a préparé votre escapade, risposta Angèle en se jetant à l'eau; lui qui a acheté un bijou que vous deviez apporter à votre maîtresse.

— Qui vous a dit ça?

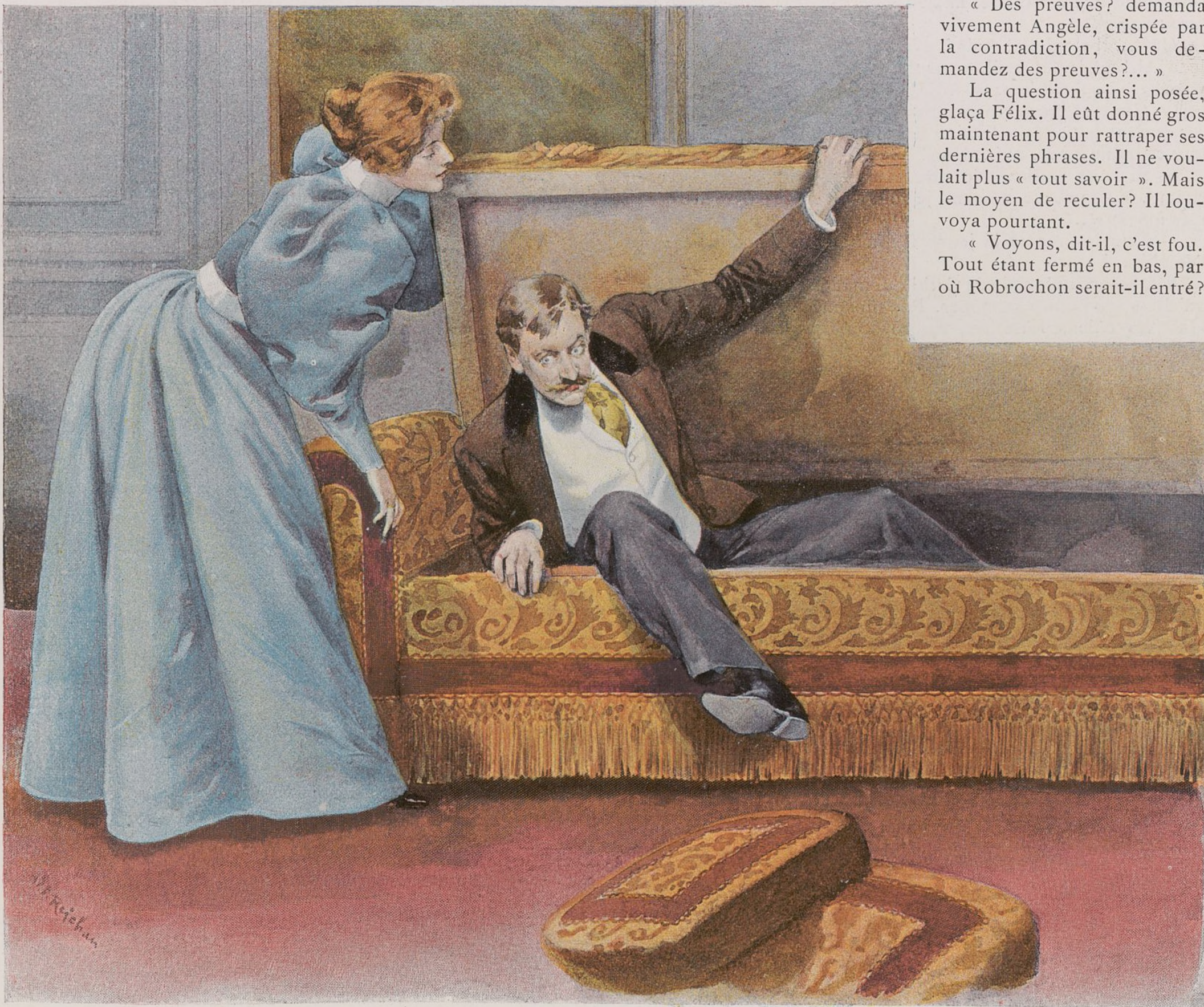
— Lui donc!... »

Félix, estomaqué d'abord, secoua de nouveau la tête. Non! C'eût été renversant. Non! C'était Cathi, qui avait dû écouter aux portes. Eh bien! dès demain matin, il lui réglerait son compte! Cependant un peu plus de lumière n'était pas de trop. Combien serait-il ridicule d'aller provoquer un innocent! Madame Putiphar, du moins, apportait le manteau de Joseph, comme pièce à conviction.

« Des preuves? demanda vivement Angèle, crispée par la contradiction, vous demandez des preuves?... »

La question ainsi posée, glaça Félix. Il eût donné gros maintenant pour rattraper ses dernières phrases. Il ne voulait plus « tout savoir ». Mais le moyen de reculer? Il louvoyait pourtant.

« Voyons, dit-il, c'est fou. Tout étant fermé en bas, par où Robrochon serait-il entré?



— Par la fenêtre. Et il a si bien tablé sur ma terreur du bruit, que sans votre retour ma foi!...

— Madame!... s'écria le malheureux, saisi d'un frisson de colère.

— Qu'est-ce que ça vous fait? puisque vous ne me croyez pas.

— La preuve, encore une fois! Est-ce aussi par la fenêtre, qu'il est parti, malgré les chiens?...

— Qui dit qu'il soit parti? »

Du coup, Félix crut. Et, hors de lui : « Ah! il est ici? fit-il... Hugues! montre-toi de bonne grâce, Hugues!... Hugues!... »

— Eh! ne criez pas si fort! interrompit Angèle. Il vous entend fort bien.

— C'est donc vrai!... Où est-il?

— Vous êtes assis dessus.

— Dans le canapé?... »

Félix fit un bond, et se baissant il allait soulever le capiton, quand un éclat de rire de sa femme, lui mordant l'amour-propre, l'interdit.

« Ah! ah! faisait-elle, avec des spasmes parfaitement imités, c'est qu'il y croit le pauvre homme!... Ah! ah! que ça fait mal de rire comme ça! Ah! ah! j'en serai malade. »

Il la contemplait consterné, balbutiant : « Il n'y est pas? »

— Si fait! Ah! ah! regardez, regardez donc! ah! vrai... vrai! on n'est pas amusant à ce point-là!... »

Certes! Angèle triomphait. Seulement, elle triomphait trop, car ne voilà-t-il pas que Félix repentant, se reprenait d'amour, fêru de se faire pardonner, séance tenante.

Il l'implorait à genoux, après l'avoir assise, non sans difficulté, sur le sofa, où don Juan-Robrochon ne devait goûter qu'un mince agrément. En vain, elle opposait son serment d'interdire à l'infidèle de passer le seuil de sa chambre. A mesure, il se passionnait. Tout ce que l'imprudente jeune femme pouvait espérer, c'était un répit qui permit de faire évader l'autre.

« Écoutez, dit-elle, presque tendre, laissez-moi réfléchir... me consulter. Vous m'avez troublée. Je vous en prie Félix!... »

Un baiser librement accordé lui valut gain de cause. Félix rentra chez lui...

Aussitôt la jeune femme poussa le verrou, et accourant au sofa, en leva le couvercle, anxieuse de savoir si Robrochon respirait encore.

Oui!... il respirait! mais il avait bien mauvaise mine!

« Ah! madame! fit-il, en se tirant péniblement de là-dedans, vous avez un terrible sang-froid! »

— Chut! répliqua Angèle. Nous en recauserons, « mon frère », car ça tient toujours, « l'union des âmes, le monde meilleur », et tout cet amour pur, qui... hein? »

— Si vous voulez, répondit Hugues, avide de prendre du champ. Mais pour le moment, je vous avoue que j'ai un peu perdu mes moyens!...

— Chut! » répéta la jeune femme, en prêtant l'oreille vers l'escalier.

Elle reconnut la voix de Cathi qui maugréait contre les chiens, qu'elle s'apprêtait à rattacher. Pas moyen de s'esquiver par-là. Mais les chiens rattachés, Robrochon, qui avait escaladé le

balcon, pourrait s'évader sans danger par le même chemin. Il s'en faisait fort. Et déjà il se dirigeait vers la fenêtre. Ciel!... une corde à nœuds la barra tout à coup du haut en bas.

Félix buté sur l'idée d'un raccommodement immédiat, et se heurtant au verrou, avait grimpé aux étages supérieurs, et, utilisant les ustensiles laissés par les ouvriers, se promettait de surprendre sa femme endormie. Lui aussi se transformait en Roméo, risquait de se casser les reins pour elle. Sans doute, c'était flatteur, en soi, très gentil! Mais, cet excès de galanterie compliquait affreusement la situation. Le doux Hugues ne s'y méprenait pas, et, verdâtre, tremblant comme un chien mouillé, il était à faire pitié.

Plus qu'un moyen d'échapper; « entrez dans ma chambre », dit vivement Angèle, en le poussant par les épaules.

Il était temps! Félix apparaissait jusqu'à la ceinture; et le moment d'après, il tombait aux pieds de sa femme.

« Que veux-tu! dit-il, le remords me ravageait. Il faut que tu me pardonnes... formellement! »

Elle pensait :

« Chose bizarre! C'est l'autre qui me rend à mon mari! »

Cependant, comme Félix, la mangeant de baisers, la voulait entraîner chez elle :

« Non, mon ami, non; j'ai juré! Mais ajouta-t-elle gentiment, je n'ai pas juré de ne pas passer le seuil de ta chambre, à toi... »

Cathi n'était pas parvenue à rattraper les chiens, et de guerre lasse, elle remontait à sa chambre, en maugréant de plus belle. Parvenue au premier étage, elle vit un filet de lumière sous la porte du petit salon. Une lampe oubliée peut-être. Comme elle entraînait pour l'éteindre, elle se trouva nez à nez avec l'ami Robrochon, qui allait descendre.

A son attitude, Cathi comprit tout.

« Ah! fit-elle, avec une moue significative... dégoûtant! Mais ne sortez pas, les chiens vous écharperaient.

— Alors? » demanda Hugues avec désespoir.

Un moment la femme de chambre le contempla. Puis, haussant les épaules :

« Allons! fit-elle, j'ai pitié. Voici la clé de ma chambre, cachez-vous là, jusqu'au petit jour... C'est au troisième à gauche. »

Très dérouté, Robrochon prit la clé de cette fille qui le sauvait, se demandant vaguement si elle n'avait pas l'intention de le rejoindre.

« Oh! pensa-t-il profondément humilié..., la bonne!... »

Un long moment Cathi resta songeuse. Elle n'était point laide Cathi; plutôt bien faite et d'allures distinguées.

« J'ai mes diplômes! pensa-t-elle... Il est peut-être reconnaissant?... »

Puis se résolvant : « Ah! non, soupira-t-elle... Dégoûtant!... »

Et elle s'étendit sur le sofa, afin de dormir un moment.

ÉDOUARD CADOL.

(Illustrations de S. Réjhan.)



LA BELLE ET LA BÊTE

PAR R. COOLUS ET TOULOUSE-LAUTREC



— Par
s'il se pré
que je n'é

— Bon,
tu veux me

moment, et, comme il est plus joueur que les cartes, je crains qu'il ne se bile et ne devienne jaunâtre, à la façon des citrons. »

Sur ce, le vieux Roi s'en fut dans la Chambre voisine et gagna la partie.

Il y avait une fois une princesse qui était belle comme le jour; elle était même plus belle que le jour, car ce dernier ne se gênait pas pour, de temps à autre, se lever gris et pluvieux, tandis que la princesse se levait toujours blanche et riieuse.

Cette princesse avait pour père un vieux Roi très fainéant; il passait tous ses après-midi à faire des parties de bézigue chinois avec son chambellan; ce dernier n'hésitait pas à perdre quatre fois sur cinq; aussi le vieux Roi trouvait-il le bézigue chinois le plus amusant des jeux et son chambellan le plus spirituel des fonctionnaires.

Si la princesse avait compté sur son royal père pour travailler à son éducation, elle eût sans doute été considérablement déçue; mais c'était une princesse non moins avisée que belle, et qui de bonne heure avait pris le parti de se diriger elle-même; elle s'entoura des maîtres les plus illustres, apprit le dessin, peignit sur porcelaine, exécuta des valse brillantes et devint une virtuose de la vocalise.

Quand elle eut acquis toutes les perfections, inclusivement, elle fit venir son père et lui tint ce langage :

« Je suis belle comme le jour, c'est convenu; j'ai plus de qualités à moi toute seule que toutes les autres filles de la contrée réunies. Que comptez-vous faire de moi ?

— Te marier ! répondit distraitemment le vieux Roi.

— Ah ! c'est tout ce que vous avez d'intéressant à me proposer ?

— Dame !

— Pardon, demoiselle ! Me marier, moi ! et sans raison ! Car avez-vous la plus petite raison de me marier ? Répondez.

— J'ai une excellente raison, excellente et que voici : J'ai soixante-treize ans ; tu en as vingt ; tu es à l'âge où on marie les filles ; moi, je suis à l'âge où on les quitte ; je ne veux pas te laisser seule et abandonnée sur cette terre, pendant que j'irai faire connaissance avec le dessous. Tu es fille, tu es nubile ; il ne manque pas de princes héritiers ; tu seras reine. Cela fait partie de ta carrière ; tu n'as pas le droit de refuser de l'avancement.

don ! je veux bien être Reine, mais je ne veux pas être la femme d'un Roi qui me déplairait. J'accepterai le mariage senté sous un aspect séduisant : jolis yeux, lèvres fines, discours tendres et tournure preste ; mais je vous préviens pouserai qu'à ces conditions ; je veux choisir mon maître.

bon, dit le vieux Roi, tu agiras à ta guise ; tu n'as pas lu trop de romans ; je ne redoute pas de bêtises. Mais si faire plaisir, tu te dépêcheras. Pour l'instant, il faut que je te quitte ; mon chambellan m'attend depuis un gros moment, et, comme il est plus joueur que les cartes, je crains qu'il ne se bile et ne devienne jaunâtre, à la façon des citrons. »

* *

Lorsqu'on apprit dans le monde que la princesse, celle que l'on appelait *La Belle*, était désireuse de convoler en justes et somptueuses noces, tous les princes, ducs, seigneurs de tout acabit se grattèrent simultanément l'oreille droite et murmurèrent à peu près en chœur : « Diable !!! » La princesse constituait un admirable parti ; d'abord elle était d'une beauté radieuse, d'une beauté telle que près d'elle filles et femmes les mieux visagées paraissaient fades, de teint anémique et d'yeux sans rayons ; ensuite elle possédait des territoires si étendus que les revenus eussent suffi à l'entretien de trois peuples ; enfin il était très certain que son mari ne connaîtrait jamais l'ennui, car son esprit avait des dons merveilleux de subtilité et de grâce ; en outre, elle jouait des valse brillantes et excellait dans la vocalise.

Ces considérations expliquent qu'à partir de ce moment la capitale du royaume de *La Belle* vit accourir des princes suivis d'escortes éclatantes, des seigneurs menant train fabuleux, des sultans et des émirs accompagnés d'éléphants et de bayadères. Des fêtes extraordinaires furent données où ces illustres hôtes disputèrent de luxe et rivalisèrent d'imagination. La princesse assista à ces réjouissances avec une indifférence parfaite, et lorsque son père la pria de se prononcer et de choisir parmi ces candidats d'élite : « Je suis fâchée de ne pouvoir encore vous satisfaire, répondit-elle, mais aucun de ces messieurs n'a eu l'heur de se faire distinguer. Ils sont tous sans intérêt ; ce sont des sots qui désirent mes biens et ma couronne ; il n'en est pas un, je l'atteste, qui m'ait regardé autrement que comme une marchandise de prix. Je préfère ne pas me marier, s'il faut que je devienne la compagne, pour ne pas dire l'esclave, d'un de ces ridicules roitelets. Attendez, mon cher père, patientez ; peut-être viendra-t-il, le fameux prince charmant ; en tout cas, pour tuer le temps et vous consoler, vous avez toujours votre chambellan ; il est peut-être à l'agonie, mais il n'est pas encore défunt. »

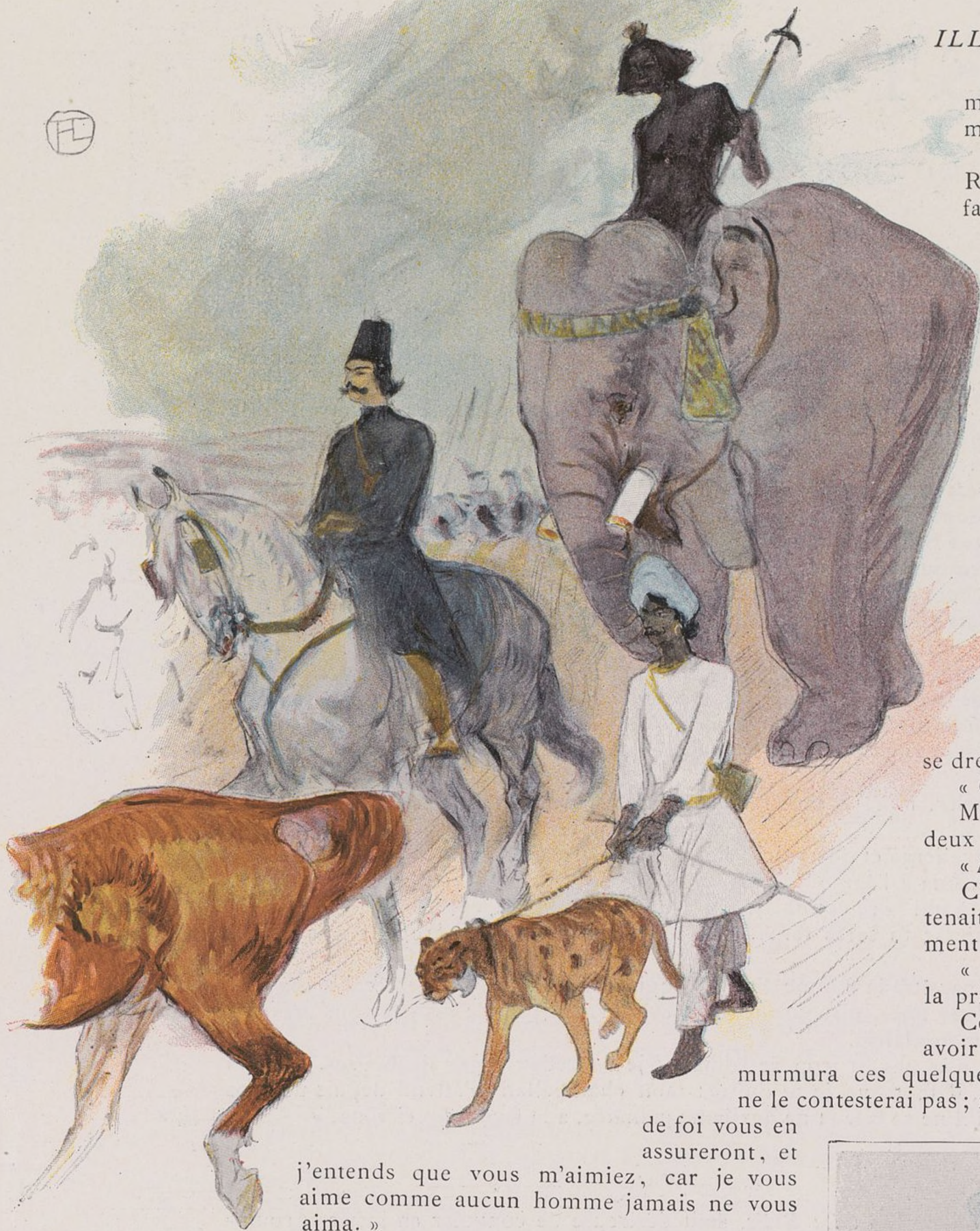
* *

Un à un, les princes dépités se retirèrent, très vexés dans leur amour-propre princier, fâchés aussi d'avoir fait des dépenses considérables sans le plus léger profit. Leur seule consolation fut, pour chacun, d'être éconduit avec tous les autres, et de ne s'être vu préférer personne. Ils s'en revenaient aigris, et l'opinion qu'ils avaient maintenant de la princesse lui était beaucoup moins favorable qu'au jour de leur arrivée. Ils s'étonnaient qu'on l'eût appelée *La Belle*, comme si elle était la seule belle fille de la terre ; ils estimaient son esprit vulgaire, sa conversation sans éclat, ses talents lyriques quelconques ; il n'y avait que ses importantes richesses sur qui leurs pensées n'eussent pas varié ; ils persistaient à les juger avec complaisance et ils eussent éprouvé un plaisir certain à se les adjudger.

La princesse se moquait des mauvais bruits et des méchantes rumeurs répandues sur sa conduite et son caractère ; elle se savait assez belle et bonne pour faire la joie de l'homme qu'elle aimait, et cette pensée suffisait à maintenir sur ses lèvres un sourire



ILLUSTRÉ



merveilleux. Cependant elle soupirait un peu; le prince charmant se faisait bien attendre.

Un an se passa. *La Belle* demeurait insensible; pourtant un Roi d'Egypte venait de se tuer par amour pour elle, après avoir fait un certain nombre de folies invraisemblables et décrété que cinquante crocodiles, choisis parmi les plus sensibles du Nil, suivraient ses funérailles et y pleureraient en cadence; un prince de Hongrie venait, par dépit d'être refusé, d'épouser une danseuse dont la réputation n'était pas moins légère que les gazes bleues et roses flottant autour de son corps; enfin deux comtes et quelques vicomtes, six baronnets, neuf chambellans et cent dix-huit étudiants (droit, médecine et même théologie) se mouraient d'amour pour elle, sans autre dam pour leur santé. *La Belle* demeurait insensible, attendant son prince charmeur; et le vieux Roi continuait à gagner son chambellan exténué, sans éprouver la moindre surprise de sa veine inépuisable.

La princesse avait l'habitude, les soirs d'été, de se promener dans le parc du château. Sous le ciel clair et fourmillé d'étoiles, il était délicieux de s'attarder ainsi près des parterres et des arbres.

Voici qu'une nuit, pendant qu'elle remontait l'allée principale, si finement sablée que nul pas ne s'y révèle, elle vit se dresser devant elle une ombre lourde et forte.

« Qui est là? s'écria *La Belle*, qui est là? »

Mais nulle voix ne répondit; la belle princesse sentit seulement deux bras velus et puissants autour de son cou.

« Ah! Dieu! murmura-t-elle; je suis morte! C'est une bête! »

C'était une énorme bête en effet, au pelage soyeux et doux. Elle tenait la princesse contre elle, sans lui faire de mal, tendrement.

« C'est peut-être une bête amoureuse de moi, » pensa aussitôt la princesse. Et elle fut immédiatement rassurée.

Cette idée en soi n'avait rien d'absurde, puisque *La Bête*, après avoir mis une patte respectueuse sur les lèvres de la princesse, lui murmura ces quelques mots remplis de sens : « J'appartiens au règne animal, je ne le contesterai pas; mais les hommes aussi d'ailleurs, tous les naturalistes dignes

de foi vous en assureront, et j'entends que vous m'aimiez, car je vous aime comme aucun homme jamais ne vous aimait. »

La voix était mélodieuse, la patte était parfumée et, chose curieuse, au lieu de sentir le musc brutal, elle fleurait délicatement l'iris ambré. Mais *La Belle* ne s'arrêta pas à ce détail; elle fut seulement très flattée qu'une bête aussi hirsute et formidable eût subi le charme de sa beauté au point de venir lui faire, dans son propre parc, en termes presque spirituels, une déclaration passionnée.

Aussi lorsque *La Bête* audacieuse eut le front de déposer sur celui de la princesse un baiser prolongé, *La Belle* jugea-t-elle inopportun de se plaindre et déplacé de récriminer; elle se laissa faire, et, quand je dis qu'elle se laissa faire, j'entends qu'elle le lui rendit.

Cette cour originale se poursuivit plusieurs soirs de suite; *La Belle* était très amoureuse de *La Bête*, et le parc fut à la fois témoin et complice de scènes vraiment émouvantes; c'est ainsi que le côté jardin parfois se marie avec le côté cour. *La Belle*, qui avait dédaigneusement repoussé les hommes et leurs hommages, souffrait très volontiers *La Bête* et ses bêtises.

« Eh bien! puisque vous m'aimiez, ma mie, marions-nous donc, dit un jour à la princesse, après un duo chaleureux, le jeune seigneur qui venait de faire sauter sa tête d'ours et tenait sur le bras sa défroque parfumée. J'ai assez fait la bête pour vous plaire.

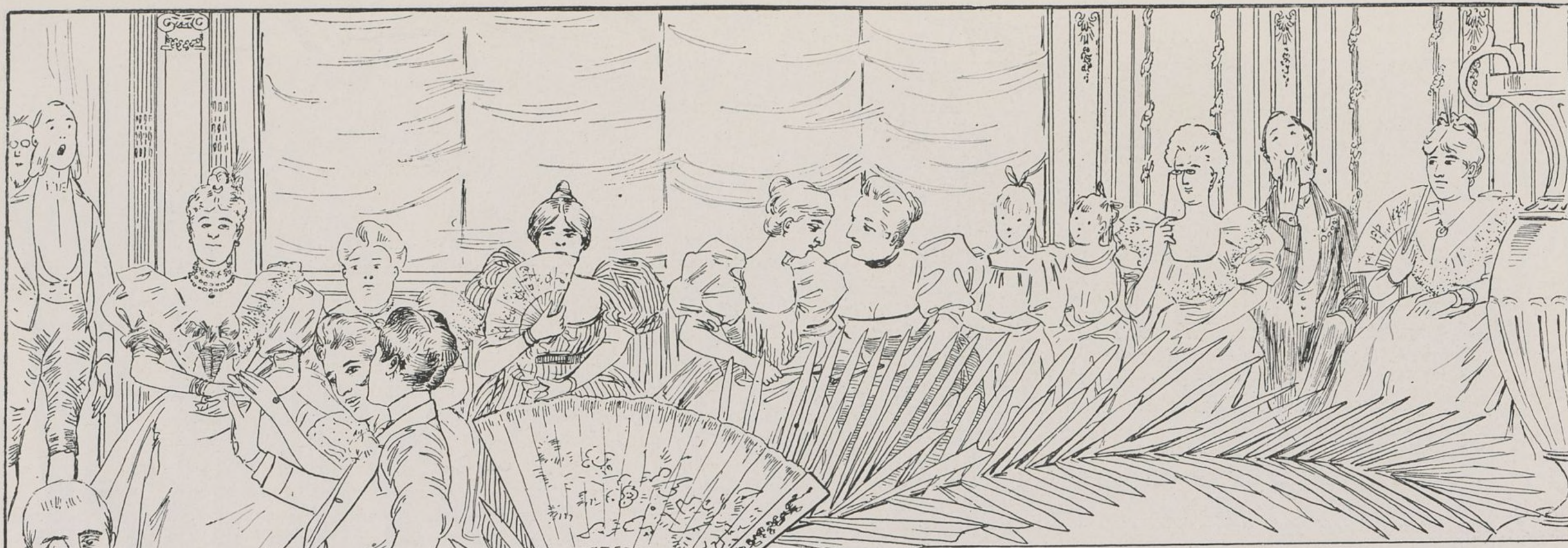
— Ah! répondit *La Belle* déçue. C'est fâcheux! Il eût mieux valu en être une que de le feindre. J'étais très décidée à vous accorder ma main quand vous m'offriez votre patte. Mais maintenant... Tous mes compliments à votre fourreur, mon cher; vous étiez très réussi. »

Et elle s'en fut retrouver son père qui achevait de gagner sa six mille troisième partie de bézigue céleste.

ROMAIN COOLUS.

(Illustrations de Toulouse-Lautrec.)





PAS DE QUATRE

PAR VICTOR ROGER

Moderato

PIANO

ff

mf

f

ff

f

léger

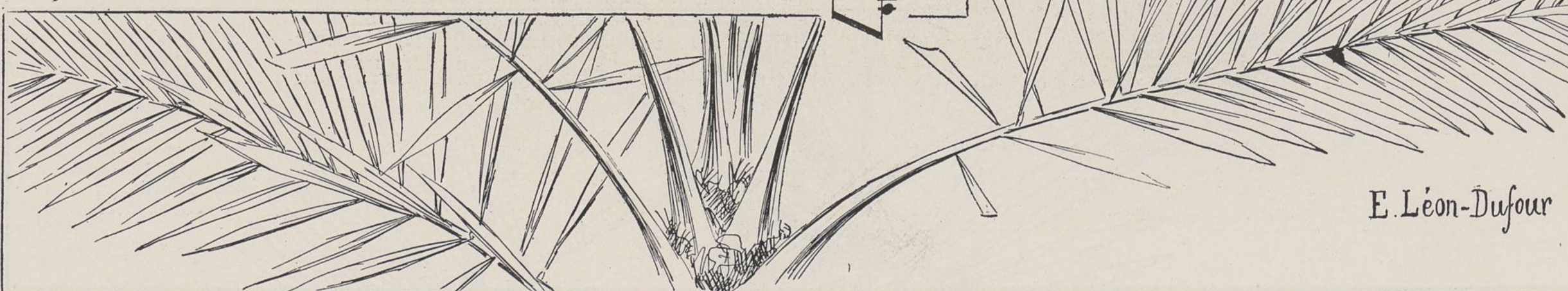
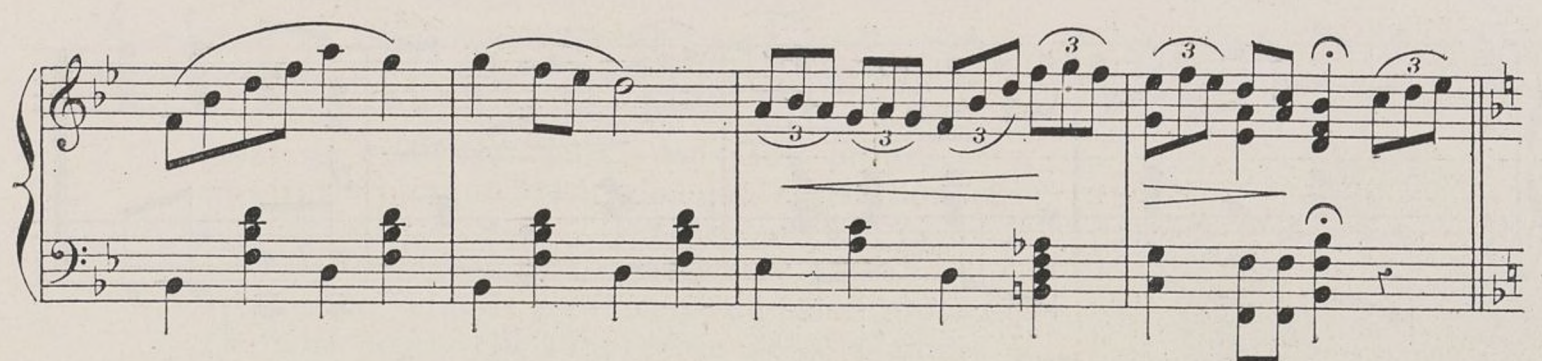
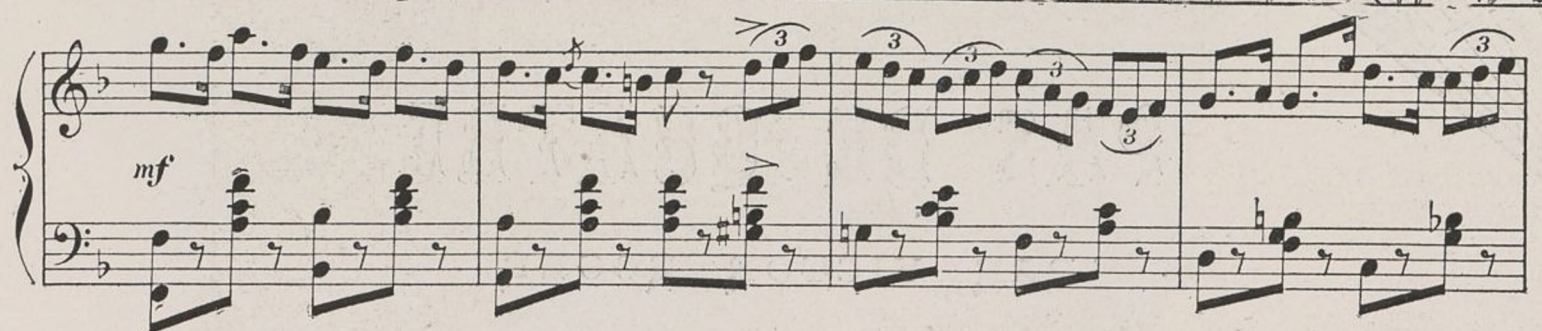
f

mf

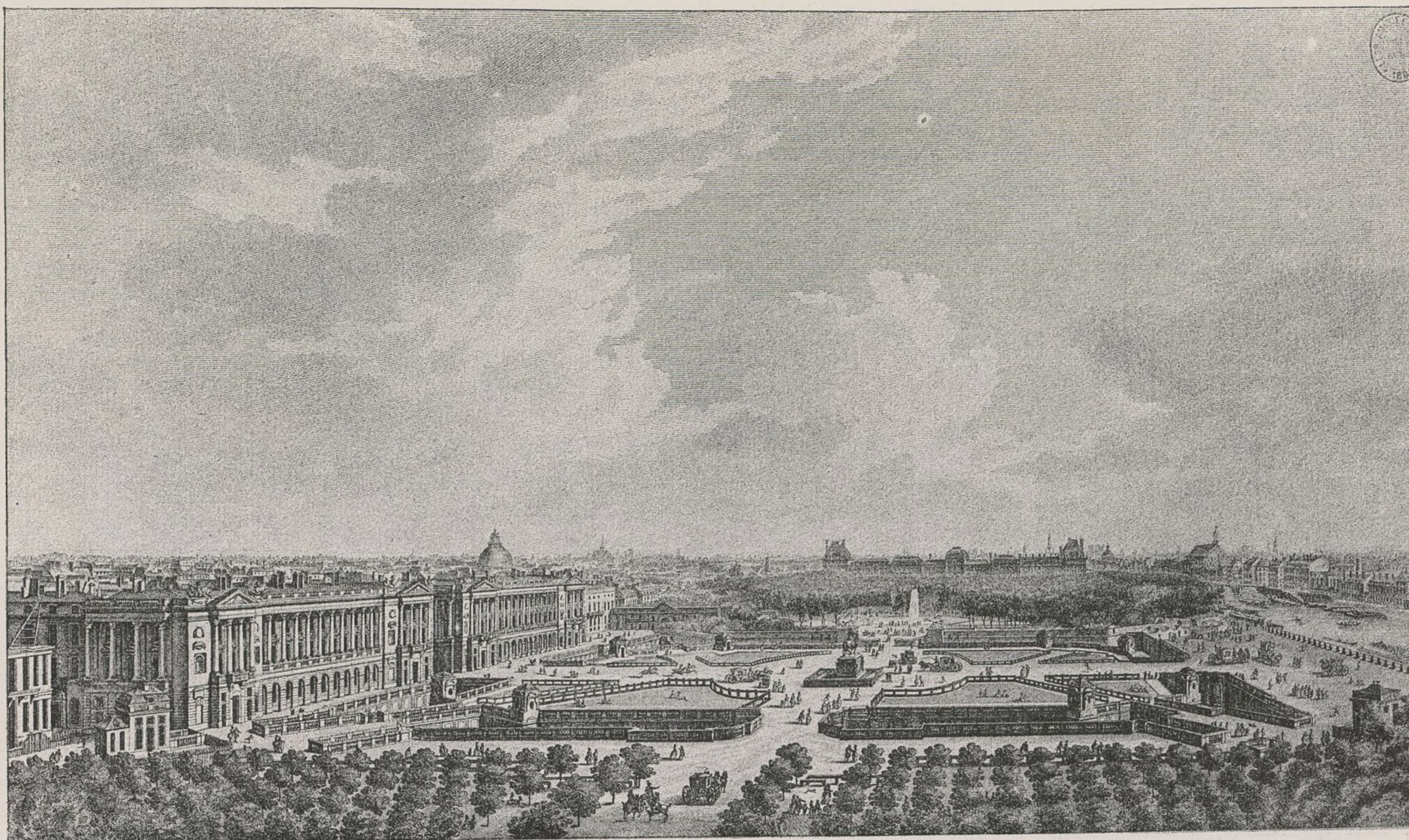
1^a

2^a





E. Léon-Dufour



LA PLACE DE LA CONCORDE ET LE JARDIN DES TUILERIES.

LA PLACE DE LA CONCORDE

PAR ANTONIN PROUST

C'est n'est que sous le règne de Louis XIII que l'on éleva en France des statues aux rois sur les places publiques.

Antérieurement, ces statues étaient placées soit sur leurs tombeaux, soit aux portails des églises ou devant les maisons royales qu'ils avaient fait bâtir ou réparer.

Il était encore moins d'usage de consacrer sur les places publiques des monuments aux grands hommes qui n'étaient point de familles souveraines.

Du Guesclin et Turenne eurent le privilège d'être inhumés avec les rois dans la basilique de Saint-Denis, mais on ne leur éleva point de statues et avant le monument élevé à Henri IV sur le Pont-Neuf, Paris n'a pas eu de statues sur ses places, tandis que, à l'étranger, il en était tout différemment.

Cette statue de Henri IV, la première qui fut érigée à Paris, ne fut placée sur l'éperon du Pont-Neuf qu'après des accidents sans nombre. Tout d'abord Ferdinand, grand duc de Toscane, avait commandé le cheval à Jean de Bologne, mais la mort étant venue les surprendre lui et le sculpteur avant l'achèvement de l'œuvre, son fils Cosme la fit continuer par Pietro Tacca et l'envoya en présent à sa cousine germaine Marie de Médicis, qui était régente du Royaume de France. Le chevalier Pascholini fut chargé de conduire en France le dit cheval coulé en bronze, mais le bâtiment qui portait le chevalier Pascholini et le présent du

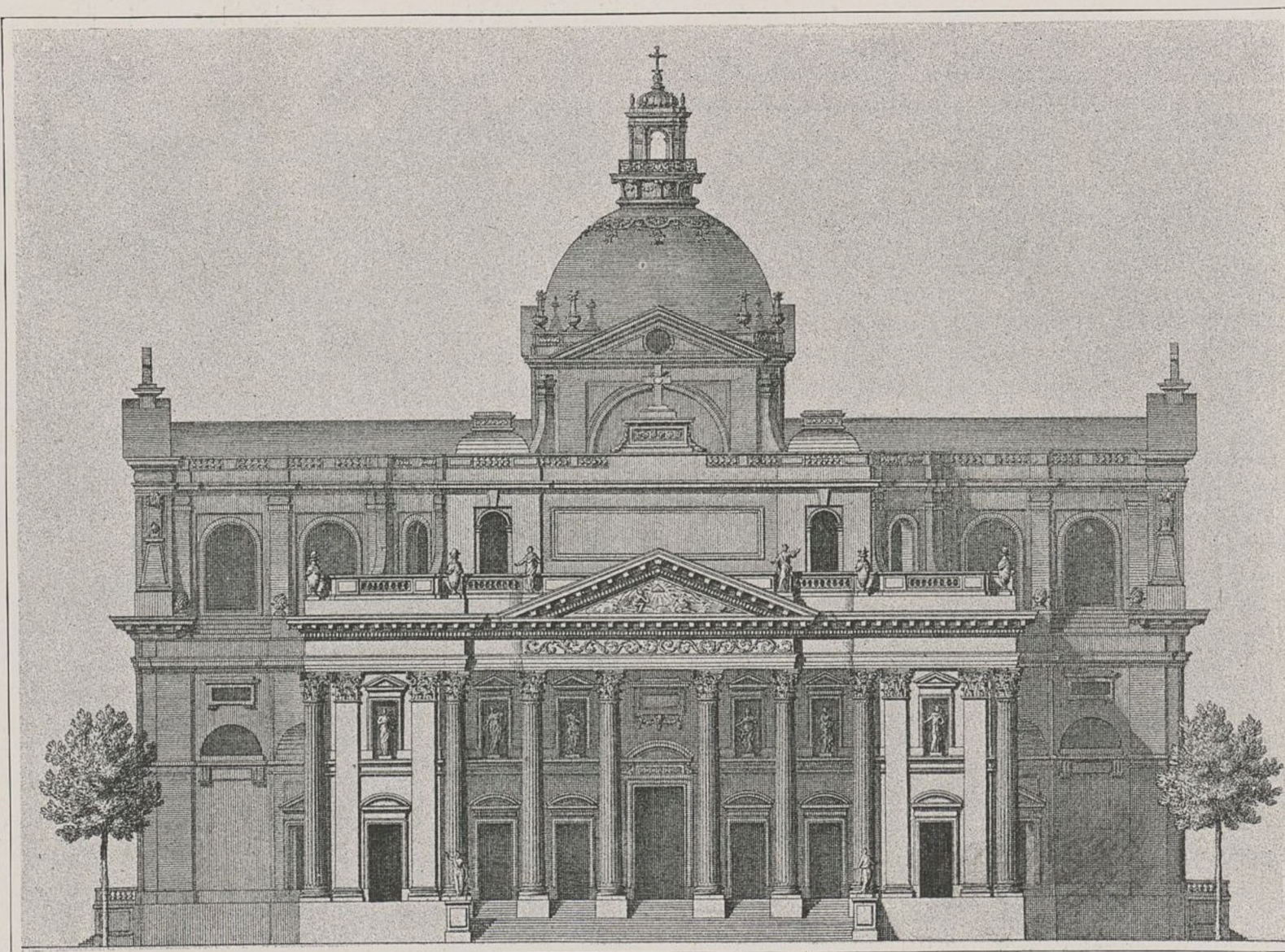
duc Cosme ayant échoué sur la côte de Normandie, le cheval demeura près d'une année au fond de la mer, et n'en fut retiré et transporté au Havre, puis à Paris, que dans les premiers jours du mois de mai 1613. Marie de Médicis confia au sculpteur français, Dupré, le soin de faire la figure de Henri IV et le monument ayant été terminé en 1634, la statue de Henri IV put être dressée en 1635 sur un piédestal dessiné par Louis Tivoli.

Louis XIII fut, lui, plus heureux. Il eut sa statue en 1639 sur la place Royale. Cette statue modelée par Biard, fut même placée sur un cheval que Catherine de Médicis avait destiné à son mari Henri II, et qu'elle avait commandé au sculpteur Daniel Ricciarelli de Volterre. Ce cheval se trouvant dans les caves

du Louvre on l'utilisa pour y placer Louis XIII. L'usage de mettre sur les places publiques des monuments élevés aux souverains morts ou vivants s'étant établi en France, Louis XIV fut comblé. Il ne comptait pas moins de trois statues dans la seule ville de Paris. En premier lieu il fut représenté âgé de dix ans, ladite statue exécutée par Simon Guillain au bout du Pont-au-Change; dans ce monument le jeune roi formait un groupe avec Louis XIII

et Anne d'Autriche, ledit groupe surmonté d'une victoire ailée qui posait une couronne de lauriers sur la tête de celui qui devait être le Grand Roi.

La seconde statue due à François Girardon et fondue par



L'ÉGLISE DE LA MADELEINE, D'APRÈS LE PROJET DE GABRIEL.

Jean-Balthazar Keller, lui fut élevée au centre de la place Vendôme et inaugurée le 13 août 1699. La troisième, qui est la seule qui nous reste, est la statue de la place des Victoires. Elle a été

mité du Pont-Royal. Plusieurs choisissaient le Carrousel, le quartier des Halles, la place Dauphine, le quai Conty, la rue Saint-Jacques, le quartier de la Grève, la rue de la Ferronnerie, les colonnades du Louvre, l'île Saint-Louis, etc.

Vingt-huit projets se prononçaient pour le Pont-Tournant, parmi lesquels ceux de Gabriel, Soufflot, Boffrand, Contant d'Ivry, Blondel, Aubry, Chevautet, Godeau, Hazon, Lebon, de Lassurance, de Luzy, L'Ecuyer, Beausire, Destouches, Servandoni, et Lorient.

Le Pont-Tournant était placé devant la façade occidentale du jardin des Tuileries. Au delà de ce pont s'étendait un vaste terrain qui servait de dépôt de marbre et de pierres et qui séparait les Tuileries du Cours-de-la-Reine. L'égout sur lequel était le Pont-Tournant traversait ce terrain, ainsi qu'un autre égout en forme de fer à cheval dont la partie couverte regardait les Tuileries et qui allait jusqu'à la berge de la Seine, où se trouvait l'inscription : « *Port pour les marbres et pierres de Saint-Leu* ». Ces égouts étaient à découvert. Les concurrents qui avaient adopté cet emplacement avaient été séduits par

l'effet grandiose que donnerait la réunion des Tuileries aux Champs-Élysées, par une place immense et richement décorée.

Louis XV estima que ce projet « qui ne dévastait pas les quartiers marchands », devait être préféré aux autres. Il chargea M. de Marigny qui avait succédé à M. de Turnehem, dans la direction de ses bâtiments, d'informer la Ville, qu'il lui concédait le Pont-Tournant compris dans le domaine royal et que Gabriel était chargé de l'exécution de la place, avec faculté de se servir des idées émises par ses concurrents.

Comme la routine a toujours tenu une très grande place dans notre esprit français, Gabriel rencontra une vive opposition de la part de la population parisienne.

Mais l'artiste ne se laissa pas ébranler. Il eut même l'idée géniale, après avoir tracé le plan de la place Louis XV, de de-



LE QUAI DE LA CONFÉRENCE.

faite par Martin Desjardins et coulée d'un seul jet, aux frais du vicomte d'Aubusson, maréchal duc de la Feuillade, colonel du régiment des Gardes Françaises et gouverneur du Dauphiné, qui avait dépensé pour ce monument la somme de cinq cent mille livres en témoignage de la reconnaissance qu'il devait à Louis XIV, pour tous les bienfaits dont le roi l'avait comblé.

Je ne parle pas de la quatrième statue qui se trouvait placée dans la cour de l'Hôtel de Ville et que l'échevinage avait commandée à Coysevox pour remplacer un monument dû à Mazarin. Mazarin, pour satisfaire son ressentiment contre les Parisiens à la suite des troubles de la Fronde, avait fait élever en 1654 une statue en marbre de Louis XIV enfant, foulant sous ses pieds l'hydre de l'émeute. Lorsque le roi vint à l'Hôtel de Ville en 1687, il dit à M. de Fourey, alors prévôt des marchands, qu'il voulait qu'on fit disparaître ce monument injurieux pour la population parisienne. M. de Fourey commanda une nouvelle statue à Coysevox et emporta le monument de Mazarin, dans sa terre de Chessy-sur-Marne près de Lagny.

* * *

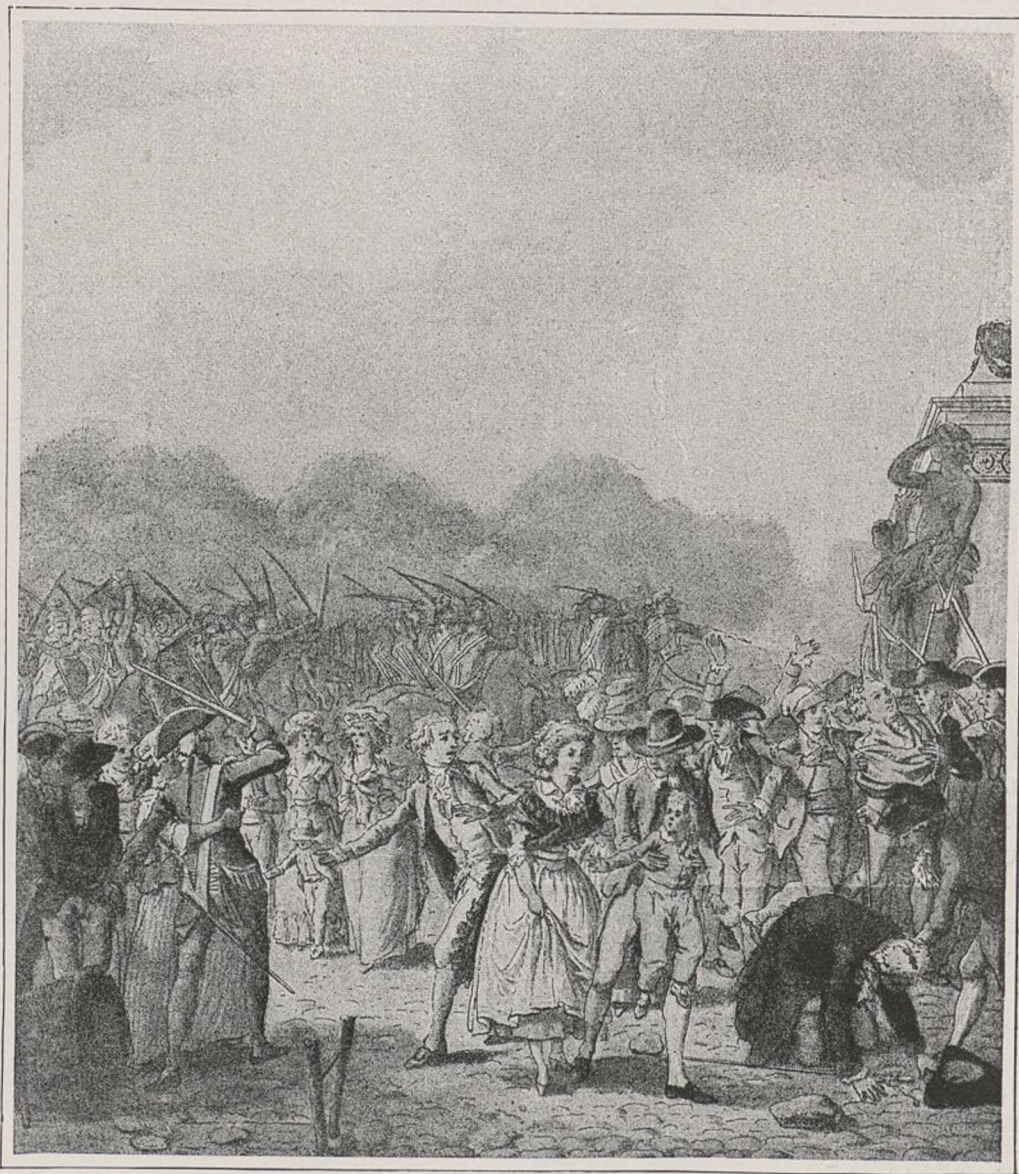
Au moment où la ville de Paris projeta d'élever un monument à Louis XV le Bien-Aimé, pour célébrer les bienfaits de la paix d'Aix-la-Chapelle, il n'y avait donc à Paris qu'un très petit nombre de statues de souverains, peut-être parce qu'il n'y avait qu'un très petit nombre de places où l'on pût les mettre. La ville avait en effet dû, pour loger le monument consacré à Louis XIV, par la reconnaissance de M. de la Feuillade, dépenser une somme égale à celle que le duc avait déboursée, soit cinq cent mille livres, pour créer la place des Victoires, en expropriant un nombre d'immeubles suffisant.

En 1748 la ville de Paris eut la pensée d'ouvrir un concours entre tous les artistes français, pour disposer dans le quartier qui paraîtrait le plus favorable aux concurrents, une place au centre de laquelle s'élèverait le monument dédié à Louis XV.

Le 27 juin 1748, le prévôt des marchands et les échevins furent reçus par le roi, qui se montra très touché de leur démarche, approuva le projet d'une statue équestre, dont l'exécution serait confiée à Bouchardon et chargea M. de Turnehem, alors directeur des bâtiments royaux, de s'entendre avec le prévôt des marchands pour déterminer les conditions du concours qui avait pour objet de créer la place Louis XV.

Dans l'entrevue qui eut lieu à la suite de cette audience entre M. de Turnehem et les représentants de la Ville, il fut décidé, sur la motion de ces derniers, que non seulement les architectes de l'Académie, mais tous les autres artistes, pourraient prendre part au concours, qu'il y aurait exposition publique des projets, et que l'on se réserverait d'attribuer l'exécution du projet primé à l'architecte choisi par M. de Turnehem, c'est-à-dire par le roi.

Les concurrents donnèrent pour la plupart, à côté des indications graphiques, des modèles en relief de leurs projets, et l'exposition de leurs projets eut un grand succès. Les uns mettaient la place Louis XV au bout de la rue de Tournon, les autres au carrefour Bussi, ceux-ci, au quai Malaquais, ceux-là, à l'extré-



LA CHARGE DES HUSSARDS DU PRINCE DE LAMBESC (1789).

mander au roi de pousser l'avenue des Champs-Élysées en ligne droite, jusqu'à la Seine à Neuilly, en déplaçant le pont de Neuilly qui n'était pas à ce moment dans l'axe et en écrétant la montagne

de l'Étoile, puis de tracer une avenue qui, à la hauteur de l'Élysée, ouvrirait une perspective sur le dôme des Invalides.

« Le plan de Gabriel était un parallélogramme de cent vingt toises de longueur sur quatre-vingt-sept de largeur entre les balustrades intérieures.

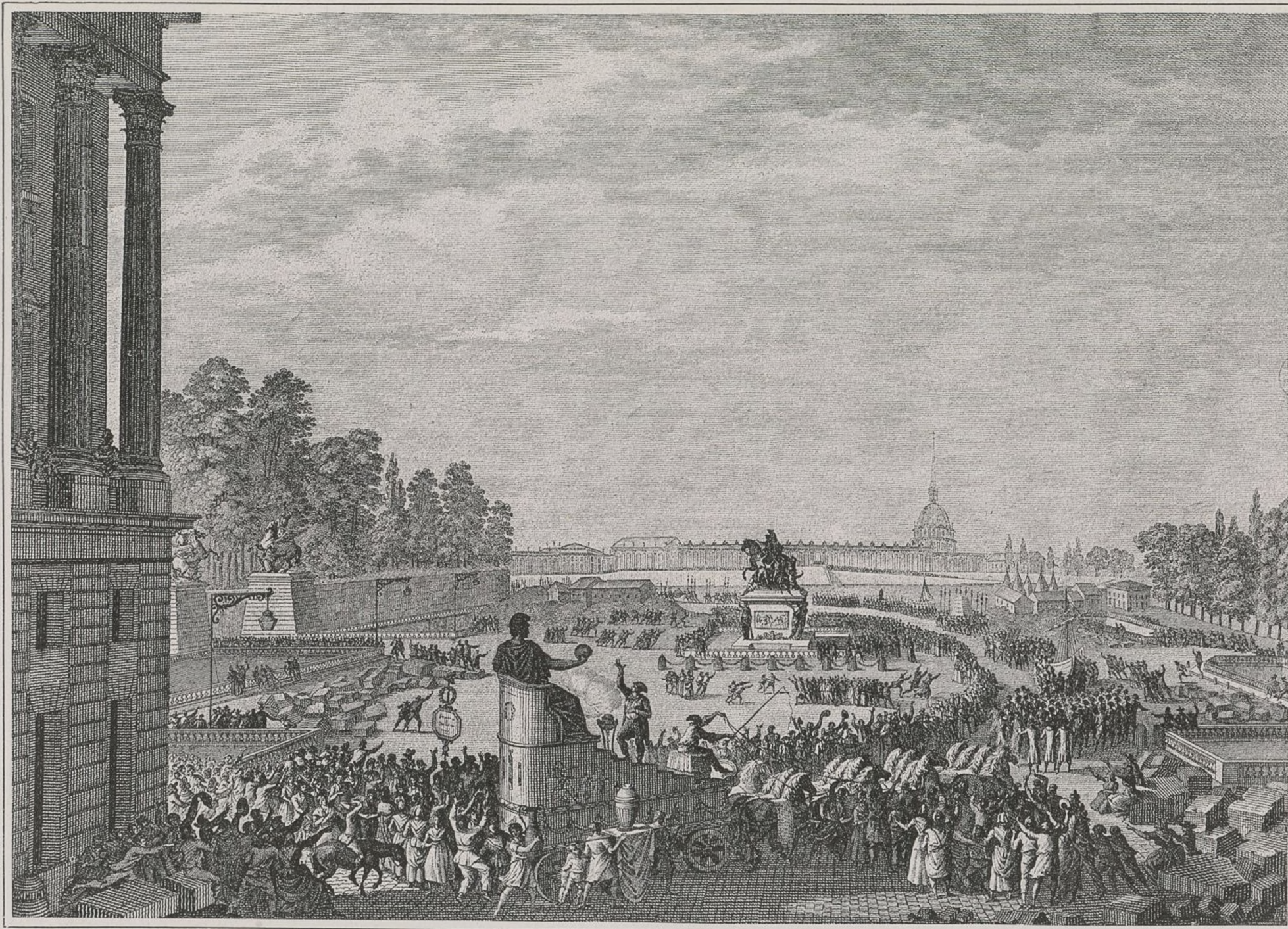
« Autour de l'intérieur de la place, des banquettes ou trottoirs étaient élevés au-dessus du sol et derrière ces trottoirs s'ouvraient des fossés fermés par des balustrades.

« A trente-deux toises du centre où devait être la statue du roi, où est maintenant l'obélisque, on plaçait deux grandes fontaines formant chacune un gros champignon d'eau et qui n'ont été faites que plus tard sous le règne de Louis-Philippe, dans des proportions plus petites que celles prévues par Gabriel.

« Le fond de la place du côté de la rue Royale, était formé par deux grands corps de bâtiments de quarante-huit toises de longueur, séparés par ladite rue Royale, ces deux bâtiments à toiture plate servant d'avant-corps à l'église de la Madeleine qui terminait la rue Royale et qui devait, d'accord avec l'architecte Contant d'Ivry, être surmontée d'un dôme offrant une perspective majestueuse. »

Pour compléter la décoration de la place Louis XV, Gabriel avait placé une balustrade sur le cordon du mur du fossé de chaque côté des deux Renommées qui ouvraient le jardin des Tuileries et en faisant communiquer ces terrasses avec le jardin par deux grands escaliers de forme elliptique.

Sur les guérites, là où sont aujourd'hui les statues des princi-



LA PREMIÈRE FÊTE DE LA LIBERTÉ (1792).

pales villes de France, l'architecte avait dessiné huit groupes. 1° Jupiter et la Clémence; 2° Apollon et la Poésie; 3° Minerve et l'Etude; 4° Mercure et la Richesse; 5° Cérès et le Travail; 6° Hercule et la Modération; 7° Mars et la Justice; 8° Neptune et la Fortune. Des sphinx et des lions ornaient les balustrades.

« Les deux grands corps de bâtiments qui dominaient la place de chaque côté de la rue Royale, formaient des portiques au rez-de-chaussée dans toute leur étendue. Au premier étage ils étaient ornés d'un péristyle d'ordre corinthien composé de douze colonnes de trois pieds de diamètre.

« Les chapiteaux et les entablements étaient sculptés. Les extrémités de ces bâtiments étaient composées d'un avant-corps avec quatre colonnes couronnées d'un fronton. »

Au mois de février 1754, on commença les fondations du piédestal destiné à porter la statue équestre du roi. La statue, fondue le 6 mai 1758, ne fut inaugurée que le 20 juin 1763. Il y eut une grande fête le jour de cette inauguration en présence du duc de Chevreuse, gouverneur de Paris, et du corps des échevins.

Pendant l'après-midi des joutes à la lance furent données en spectacle à la population qui eut, le soir, la réjouissance d'un feu d'artifice, malheureusement contrarié par la pluie.

Bouchardon étant mort avant d'avoir pu achever le monument, c'est Pigalle qui avait été chargé de faire les figures du piédestal. Et le lendemain du jour où la statue de Louis XV fut inaugurée, le peintre Vien reçut la commande d'un tableau qui devait représenter la fête et être placé dans les salons de réception de l'Hôtel de Ville.

On trouve encore une estampe de Hernery, non pas d'après le tableau de Vien, mais d'après un tableau de Machy, qui donne la physionomie de l'inauguration du 20 juin 1763. Sur cette estampe le Garde meuble, aujourd'hui le ministère de la Marine, est inachevé.

La statue de Louis XV et les figures allégoriques qui décoraient le piédestal, inspirèrent à un poète anonyme du temps, ces deux vers satiriques :

O la belle statue, ô le beau piédestal,
Les vertus sont à pied, le vice est à cheval.

Lorsque les deux corps de bâtiments de Gabriel furent ache-

vés, on les appela longtemps les *Colonnades des Tuileries*. Louis XV avait mis dans l'un le Garde-meuble et dans l'autre il se proposait de placer l'hôtel des Monnaies, mais ce dernier construit entre la rue Royale et la rue de la Bonne-Morue, aujourd'hui rue Boissy-d'Anglas, abrita un café célèbre, le café Corazza et devint, après le déplacement de ce café qui se transporta dans le jardin du Palais-Royal, l'hôtel de l'ambassade d'Espagne et enfin l'hôtel Crillon. A l'heure actuelle plusieurs propriétés particulières se partagent cet édifice.

La place Louis XV, qui avait été le 20 juin 1763, le théâtre des fêtes qui s'étaient passées sans que l'on eût à déplorer aucun accident, présenta le 30 mai 1770, à l'occasion du mariage du Dauphin, depuis Louis XVI, avec l'archiduchesse Marie-Antoinette d'Autriche, un spectacle vraiment horrible, et dont les historiens du temps nous ont fait un tableau lamentable. Au moment où Pétroni Ruggieri tirait le feu d'artifice qu'il avait préparé et annoncé sous ce titre : le *Temple de l'Hymen*, et qui était disposé près de la Seine, il se produisit dans la foule entassée pour le voir, un tel remous, que nombre de gens furent étouffés, d'autres précipités dans les fossés. A la suite de ces accidents il y eut une telle panique, que la masse des spectateurs se précipita vers l'entrée de la rue Royale et que se ruant sur une rue très étroite si on la compare à l'immensité de la place Louis XV, quinze cents personnes environ périrent dans cet étranglement, foulées aux pieds par une multitude affolée.

M. Hippolyte Bonnardot, dans sa monographie du huitième arrondissement, ajoute que de nouveaux accidents se produisirent sur la place Louis XV, en 1777.

« En 1665, dit-il, le pape Alexandre VI avait fait don du corps de saint Ovide, martyr, à l'ambassadeur de France qui le transmit aux Capucines. Ces religieuses l'exposaient tous les ans à la vénération des fidèles, du 31 août au 8 septembre, et il se tenait à cette date depuis 1764, une foire dite foire de Saint-Ovide, sur la place Vendôme. Cette foire fut transférée à la place Louis XV en 1771, lorsqu'en 1777, le feu prit aux baraques et occasionna de grandes pertes qui amenèrent la suppression de la foire de Saint-Ovide. »

La place Louis XV demeura paisible jusqu'à la journée du 12 juillet 1789.

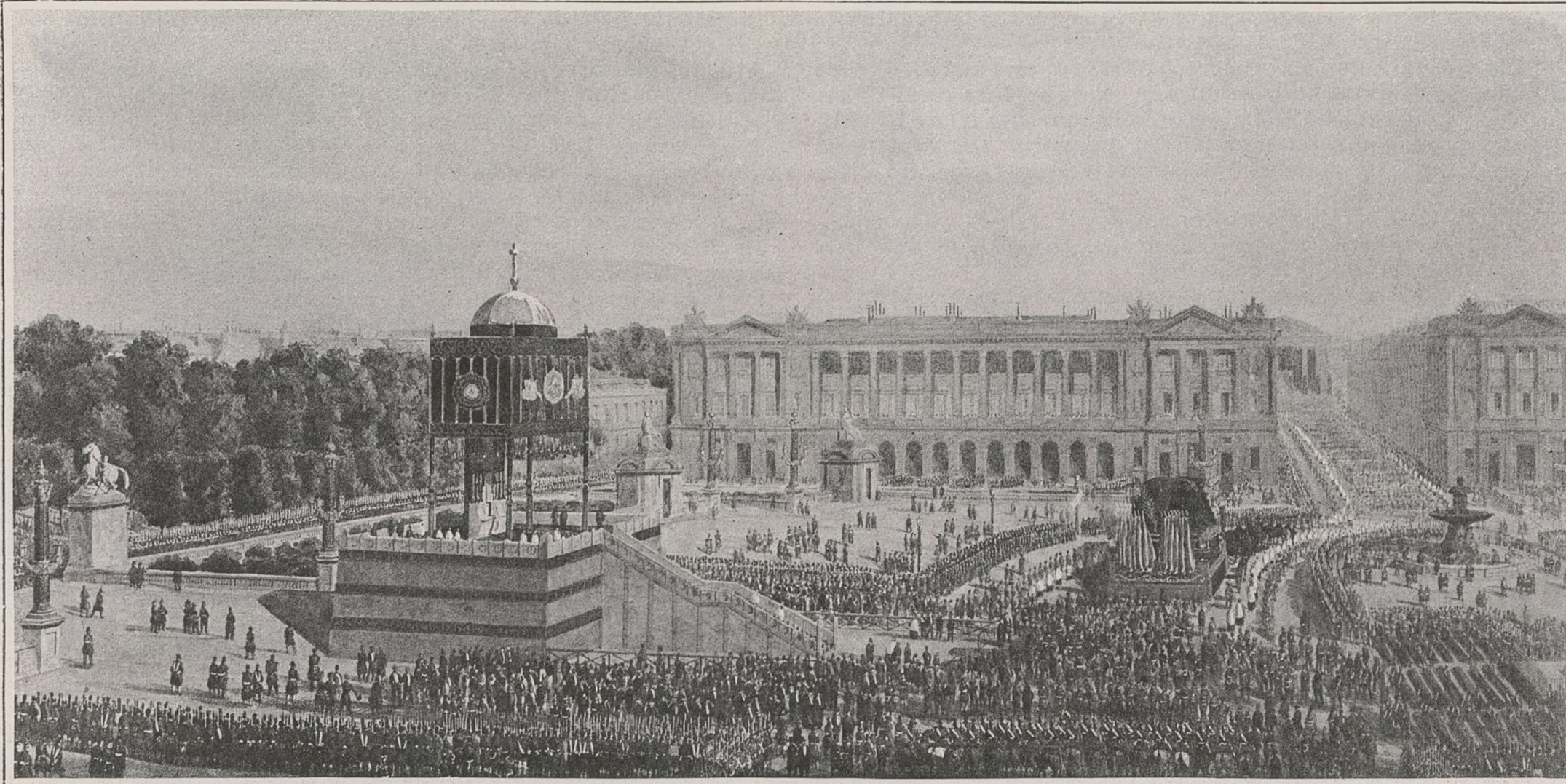
A huit heures et demie le commandant entra et lui signifia qu'il avait l'ordre de le conduire au supplice. Il présenta alors un paquet contenant quelques bijoux et des papiers, avec prière de remettre ce paquet au conseil général de la Commune.

Après diverses recommandations, Louis XVI traversa à pied la première cour de la prison, et dans la seconde il monta dans la voiture du maire, où prirent place son confesseur et deux officiers de gendarmerie.

Le cortège suivit les boulevards. Le condamné disait la prière des agonisants, et les psaumes de David. A dix heures et demie il arrivait à la place de la Révolution. Remis entre les mains de l'exécuteur, il ôta lui-même son habit et son col, restant couvert d'un gilet de molleton blanc. Il ne voulait pas qu'on l'attachât, mais sur le conseil de son confesseur, il se laissa passer les sangles autour du corps et, jetant un regard autour de lui, il demanda si les tambours ne cesseraient pas bientôt de battre, dési-

rant parler à la foule. Il ne lui fut rien répondu, mais ceux qui étaient le plus près de lui entendirent ces paroles : « Je meurs innocent. Je pardonne à mes ennemis. Je désire que mon sang soit utile aux Français et qu'il apaise la colère de Dieu. » La tête tomba.

« On sait, raconte le général Thiébault, qu'un jeune homme eut le courage de se faire jour jusqu'au pied de l'échafaud et de présenter au bourreau un mouchoir blanc en lui demandant de le tremper dans le sang de l'auguste victime. Ce vœu ayant été immédiatement exaucé (et sans parler de quelques brigands qui trempèrent dans ce sang accusateur des bouts de piques et des linges afin d'en faire des trophées), un assez grand nombre d'autres spectateurs, enhardis par l'exemple du premier, se précipitèrent dans le même but et furent également servis. De ce nombre était M. de la Roserie, sous la dictée duquel j'écris ce passage. Quoiqu'il eût terminé ses études, il n'avait pas quitté



CÉRÉMONIE EN L'HONNEUR DES VICTIMES DES JOURNÉES DE JUIN (2 JUILLET 1848).

son collège. Entraîné par l'activité de son âge, par le besoin des impressions même les plus pénibles, il avait été témoin de l'atroce exécution et voulut aussi recueillir quelques gouttes de sang du roi martyr; mais, n'ayant pas de mouchoir blanc sur lui, il y suppléa par une lettre qu'il venait de recevoir et à défaut de laquelle il n'aurait pu recourir qu'à une fraction de son dernier vêtement. Cette lettre suffit; elle lui fut rendue teinte de sang; il se hâta de l'envoyer à sa mère, qui la conserva comme une relique.

« Les restes de Louis XVI, dit Prudhomme, furent enfermés dans une manette d'osier et conduits dans une charrette au cimetière de la Madeleine, et placés dans une fosse entre deux lits de chaux vive. » Le *Mercure français* ajoute que le corps de Louis XVI fut inhumé entre les personnes qui périrent sur la place Louis XV le jour de son mariage et les Suisses qui furent massacrés le 10 août. La fosse avait douze pieds de profondeur et six de largeur.

Du 21 janvier 1793 au 3 mai 1795, plus de quinze cents exécutions eurent lieu sur la place de la Révolution.

Le 21 mai 1793, des rassemblements en armes se formèrent sur la place et soixante-treize Brissotins furent arrêtés.

Le 21 janvier 1794, sur la motion de Couthon, les jacobins se transportèrent en masse à la Convention, et tous les députés s'étant levés, allèrent, accompagnés par quarante-huit sections armées, sur la place de la Révolution fêter la commémoration du supplice de Louis XVI. Ils y renouvelèrent le serment de fidélité à la patrie aux cris de : *La liberté ou la mort ! Guerre aux tyrans ! Paix aux chaumières ! Vive la République !*

Le 9 novembre précédent, Madame Roland avait été exécutée à la même place que Louis XVI, en adressant cette apostrophe légendaire à la statue de la Liberté qu'avait modelée le citoyen Lemot, qui devint depuis baron Lemot : « O Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! »

Par une loi du 26 octobre 1795, la place de la Révolution prit le nom de *Place de la Concorde*.

La statue de la Liberté fut détruite par un arrêté du Consulat du 20 mars 1800, et Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, posa la première pierre d'une colonne triomphale qui ne fut jamais figurée que sur une toile peinte.

Il ne faudrait pas croire que la loi du 26 octobre 1795 et l'arrêté du 20 mars 1800 aient empêché de célébrer chaque année l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette. En 1798, on fit même, à cette occasion, une fête officielle où fut chantée, par les élèves du Conservatoire, une poésie du citoyen Lebrun-Pindare, qui fut, plus tard, comblé par

l'Empereur. Le citoyen Berton, professeur d'harmonie au Conservatoire, avait fait la musique. Il devint, lui aussi, un des plus zélés courtisans de l'Empire.

Sur la place de la Concorde, le 9 novembre 1801, on avait placé, pour fêter la Paix, un immense théâtre, si étendu que les célèbres chevaux de Marly, qui y avaient été placés en 1795 par ordre du Directoire, s'y trouvaient englobés comme accessoires. Un concert fut d'abord exécuté sur ce théâtre. A six heures, un spectacle-pantomime y fut représenté, avec marches de troupes, évolutions et combats. A ce spectacle succédèrent, à l'aide d'un changement à vue, les temples de la Paix, des Beaux-Arts et du Commerce, éclairés par des feux de Bengale. Un ballet de toutes les nations termina cette représentation.

Le 3 décembre 1804, quatre salles de danse furent élevées au centre de la place de la Concorde à l'occasion des fêtes du couronnement de Napoléon et de Joséphine.

A dater de ce moment, pour employer l'expression d'un contemporain, « les prodigalités du faste le plus effréné succédèrent à la simplicité du Comité de Salut public et aux chétives parades du Directoire ».

Des terrasses des Tuileries, la place de la Concorde présentait un coup d'œil des plus brillants. Il y avait un concours extraordinaire de voitures, de cavalcades et de promeneurs à pied. L'étonnement, l'extase, la confiance, le respect, l'obéissance subjuguèrent irrésistiblement tout ce monde, dont la reine était bien, dit Thiébault, « cette Joséphine, l'ancienne maîtresse de Barras, celle qui, au prix du commandement de l'armée d'Italie, était devenue Madame Bonaparte; qui, pour un pot-de-vin de cinq cent mille francs, avait fait donner les fournitures de l'armée à la Compagnie Flachet. Toute cette foule s'agitait joyeuse sur ce sol de la place de la Concorde, naguère imbibée de sang ».

Le 1^{er} avril 1810, il y eut fête, illuminations et feu d'artifice sur la place de la Concorde, à l'occasion du mariage de Napoléon I^{er} et de l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche.

Le monde élégant se promenait chaque jour, à ce moment, sous les arcades des deux bâtiments de Gabriel qui formaient le fond de la place de la Concorde. Il était de mode d'aller sous ces arcades de cinq à six heures; les jeunes gens affectaient de porter des redingotes boutonnées, serrées à la taille comme les uniformes militaires. Ils faisaient sonner les talons de leurs bottes et agitaient les petits bambous, qui avaient succédé aux énormes cannes du Directoire. Les femmes, et les femmes galantes surtout, portaient des robes retenues sous les seins, très découverts. Elles avaient des chapeaux de grande dimension, en forme de cabriolets. Le goût suprême était, pour les hommes

comme pour les femmes, de se renverser sur des chaises en en ayant une pour chacun des bras.

Le 31 mars 1814 eut lieu, place de la Concorde, le défilé des armées alliées avec l'empereur de Russie, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche à leur tête, et, le 10 avril de la même année, les souverains alliés firent célébrer une messe sur la place de la Concorde, suivant le rite grec.

Le 3 mai, Louis XVIII fit son entrée et traversa la place. Quelques détachements de la vieille garde faisaient partie du cortège; le peuple les couvrit de fleurs et les salua de ses applaudissements: *Ibant silentes post tot triumphos mæsti, dum invicti victoriam amiserant.*

Louis XVIII avait fait restituer à la place de la Concorde, dès le mois d'avril, son nom de place Louis XV, et visé par des ordonnances l'érection d'une nouvelle statue à son ancêtre.

Après les fêtes du 6 juin 1825, qui eurent lieu sur la place Louis XV à l'occasion du retour de Reims du roi Charles X, celui-ci baptisa la place Louis XV du nom de place Louis XVI, et par une loi du 20 août 1828, il en fit concéder la propriété à la ville de Paris.

L'année suivante, au printemps de 1829, un entrepreneur de spectacles forains obtint de dresser un vaste baraquement sur la place Louis XVI pour y exposer le squelette d'une baleine. Charles X inaugura cette exhibition qui attira une nombreuse affluence, et, à la grande surprise des assistants, décora de sa main l'entrepreneur.

En 1830, la place reprit son nom de place de la Concorde.

Quatre pavillons y furent construits, en 1834, pour abriter l'exposition des produits nationaux.

Le 25 octobre 1836 eut lieu, au centre de la place, l'érection de l'obélisque de Louqsor, au milieu d'un immense concours de population et en présence de la famille royale.

Cet obélisque, qui décorait à Thèbes, dans la Haute-Egypte, le palais de Louqsor, était un présent de Mehemet-Ali, vice-roi d'Egypte. Un ingénieur de la marine, M. Lebas, s'embarqua avec M. Verninhac-Saint-Maur, qui était chargé d'amener le monolithe en France. Le 19 décembre 1831, l'obélisque, entouré de planches, fut placé sur un bateau du Nil, arriva à Toulon le 11 mai 1833 et à Paris le 23 décembre de la même année. On mit trois ans à construire les fondations et le piédestal, et dans la matinée du 25 octobre 1836, plus de deux cent mille personnes se massèrent sur la place et dans les rues et avenues avoisinantes pour assister à l'érection du monument. Le roi Louis-Philippe, la reine et la famille royale étaient placés sur le balcon du mi-

nistère de la marine. En moins de trois heures, Lebas dressa l'obélisque à l'aide d'appareils dont l'architecte Hittorf a gravé la représentation ainsi que les opérations successives de l'embarquement, du voyage et de l'enlèvement sur le piédestal en granit qui sert de base à l'obélisque.

C'est vers 1840 que M. Hittorf transforma la place en édifiant les deux fontaines prévues par Gabriel et en substituant aux groupes que l'illustre architecte avait projeté de placer sur les huit guérites en pierre, les statues des villes de Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Rouen, Brest, Lille et Strasbourg.

Aux fêtes célébrées annuellement pour le roi, en 1844, la place de la Concorde faillit voir se renouveler la catastrophe de 1770. Il y eut un assez grand nombre de victimes.

C'est de la place de la Concorde que le roi Louis-Philippe partit pour l'exil, le 24 février 1848, après deux journées où les troupes, massées sur cette place, avaient répondu par des charges, peu meurtrières d'ailleurs, à la grêle de pierres lancées par la foule.

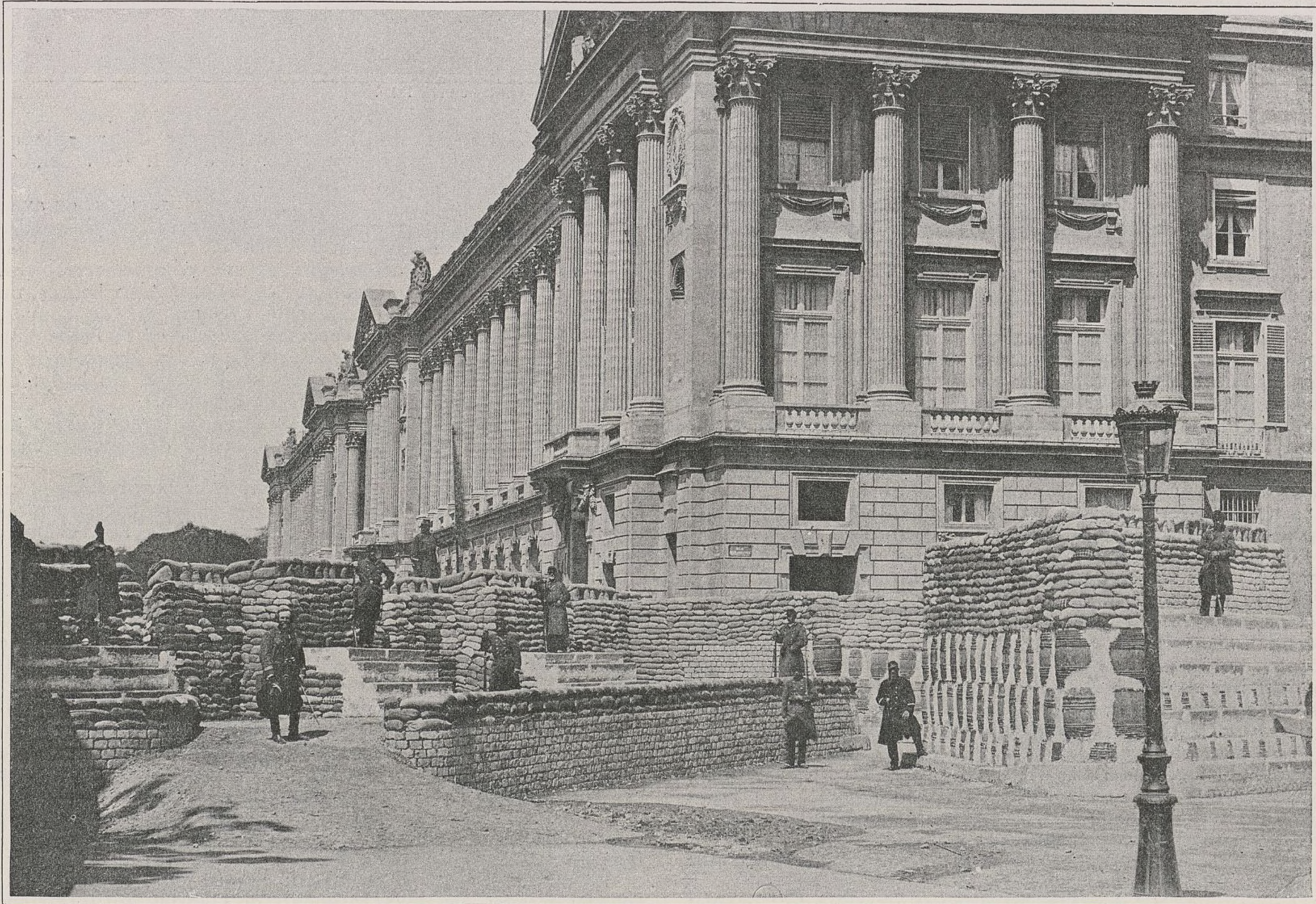
Le 2 juillet 1848 eut lieu, sur la place de la Concorde, une cérémonie funèbre en l'honneur des victimes des journées des 23, 24, 25 et 26 juin, et le 16 novembre de la même année, Armand Massart et le général Cavaignac y proclamèrent publiquement la Constitution républicaine de 1848.

Durant toutes les journées qui s'écoulèrent du 19 juillet au 4 septembre 1870, la place de la Concorde fut le théâtre de nombreux rassemblements où l'on commentait les dépêches du théâtre de la guerre.

Après le 4 septembre, la statue de la ville de Strasbourg, due au ciseau de Pradier, ne cessa d'être le but d'un patriotique pèlerinage. Un décret du gouvernement de la Défense nationale proposa même, en signe de deuil, de la couler en bronze, pour que cette tache noire distinguât Strasbourg des autres villes demeurées françaises.

La capitulation de Paris autorisa les Prussiens à pénétrer dans Paris, en leur assignant, comme dernière limite, la place de la Concorde.

Enfin, et c'est par là que nous terminons cette notice, la place de la Concorde a été le théâtre de rencontres entre l'armée de Versailles et les partisans de la Commune. Sur la place de la Concorde se dressait, à l'angle de la rue Saint-Florentin, une barricade formidable, construite par Gaillard. Brunel avait fermé l'entrée de la rue Royale par une autre barricade moins élevée. Les fédérés s'y maintinrent pendant les journées des 22 et 23 mai 1871. Cependant, dans la soirée du 23, l'armée de Versailles, s'étant rendue maîtresse de la Madeleine, prit à revers



LA BARRICADE DE LA COMMUNE (MAI 1871)

la barricade de la rue Royale et s'en empara. Brunel alluma alors l'incendie. Douze maisons des rues Boissy-d'Anglas, Saint-Honoré, Faubourg-Saint-Honoré et rue Royale furent successivement atteintes par le feu. Brunel avait son quartier général dans le ministère de la marine, qui était encombré de blessés, et, grâce au docteur Mathé, qui les soignait, le feu ne fut pas mis dans les bâtiments du ministère. Brunel, craignant d'être

cerné, battit en retraite par la rue de Rivoli. La nuit du 23 au 24 et la matinée du 24 furent terribles. Les exécutions de prisonniers se succédèrent sans relâche au milieu des incendies qui irritaient les soldats et qui poussaient les fédérés à des actes de désespoir où l'héroïsme le disputait à la folie.

ANTONIN PROUST.

La Céramique Française

PAR ÉDOUARD GARNIER

II (1)

LA CÉRAMIQUE EN FRANCE AU XVI^e SIÈCLE

PRESQUE au début du XVI^e siècle, nous voyons s'implanter en France une industrie nouvelle, celle de la faïence émaillée, c'est-à-dire de la terre recouverte d'un émail blanc, opaque, à base d'étain, masquant complètement la pâte et permettant ainsi l'emploi de couleurs variées aux tons

francs et purs, qui offraient aux décorateurs des ressources que n'avait pu leur donner la poterie vernissée.

Et cependant, cette industrie, si florissante à cette époque en Italie, ne se manifesta chez nous que par des tentatives assez rares et qui paraissent n'avoir eu alors que peu de succès. Peut-être lui manqua-t-il, pour réussir en France, ce qui avait fait la fortune des fabriques italiennes, le patronage des princes et des grands seigneurs ; peut-être aussi l'importance qu'avait



BOUTEILLE EN GRÈS DE SAINT-VÉRAIN (NIÈVRE), XVII^e SIÈCLE.

prise à Limoges la fabrication des émaux fut-elle une cause du peu de développement de la faïence. Les plats et les aiguières qui sortaient des mains des Penicaud, des Courteys et des Pierre Raymond étaient, en effet, d'un art moins brillant peut-être, mais tout aussi élevé et aussi décoratif que celui qui était pratiqué en Italie, et les encouragements devaient aller plutôt trouver cette belle industrie, bien française d'origine, et dans laquelle nous n'avions rien à apprendre des étrangers.

Nous reviendrons plus loin sur cette question pour nous occuper tout d'abord de deux manifestations isolées qui, si elles n'exercèrent à cette époque aucune influence sur notre industrie nationale, n'en ont pas moins produit des œuvres dont la céramique française peut être fière à juste titre et qui sont aujourd'hui la gloire et la richesse de nos collections, les faïences de Saint-Porchaire et les terres émaillées de Bernard Palissy.

FAÏENCES DE SAINT-PORCHAIRE

Cette désignation, appliquée aux faïences si généralement, et pendant si longtemps connues sous le nom de *faïences de*

(1) Voir le *Figaro illustré*, fascicule de juillet 1895.

Henri II ou *faïences d'Oiron*, sera certainement nouvelle pour beaucoup de nos lecteurs. Elle s'appuie cependant sur des preuves tellement probantes qu'il ne peut aujourd'hui subsister aucun doute sur l'origine de ces « sphinx de la curiosité » dont la provenance a donné lieu à bien des hypothèses.

Suivant les uns, elles étaient originaires d'Italie et on les attribuait soit à un atelier de Florence, soit à quelque orfèvre venu d'Italie, Benvenuto Cellini ou tout au moins ses élèves, Ascanio et Paolo ; d'autres les voulaient de Beauvais ou de Lyon, mais faites toujours par des céramistes italiens ; d'autres enfin les donnaient à Geoffroy Tory, le célèbre imprimeur, ou même à un artiste anglais ; les plus clairvoyants seuls, mais ils étaient rares, y reconnaissaient une main française.

En présence d'opinions si diverses et qui ne reposaient sur rien de solide, on s'était accordé à les baptiser simplement du nom de *faïences de Henri II* lorsque, en 1862, Benjamin Filon, le savant archéologue du Poitou et de la Vendée, crut avoir pénétré le mystère et trouvé leur véritable lieu d'origine.

Dans une lettre qui fit grand bruit à cette époque Benjamin Filon, s'appuyant sur quelques documents qui lui semblaient irréfutables, et, surtout, sur une sorte de similitude qui paraissait exister entre ces rarissimes faïences et une bouteille de terre figurée sur une miniature provenant d'un livre d'heures qui avait appartenu à Claude Gouffier, grand écuyer de France et ami de Henri II, crut pouvoir en placer le berceau au château d'Oiron, résidence des Gouffier.

Suivant lui, Hélène de Hangest, dame de Boissy, veuve d'Artus Gouffier, ancien gouverneur de François I^{er} et grand maître de France, femme instruite, distinguée et surtout très artiste, ainsi que le prouve un recueil de portraits aux deux crayons qu'elle avait dessinés d'après les principaux personnages de son temps et pour lesquels François I^{er} avait composé des devises en vers, aurait commencé, vers 1524, avec l'aide de Jehan Bernart, son secrétaire et « gardien de sa librairie », et de François Cherpentier, potier, cette fabrication destinée à la distraire des tristesses de son veuvage. Bernart se serait plus exclusivement occupé de la décoration exécutée sur la terre encore molle, au moyen de fers analogues à ceux dont on se sert pour la reliure et dans laquelle on retrouve les dessins et les ornements des beaux livres du XVI^e siècle.

Après la mort d'Hélène de Hangest, en 1537, la fabrication aurait continué sous la direction moins artistique de son fils, Claude Gouffier, très attaché au roi Henri II, alors Dauphin, pour lequel auraient été faites les pièces portant les armes de France et le chiffre de ce prince. Puis l'atelier serait resté sans direction, abandonné à des hommes inexpérimentés qui héritèrent des modèles, des moules et des poinçons laissés par Bernart, sans posséder ni son talent de composition et d'arrangement, ni son goût pur et distingué. La fabrication aurait alors dégénéré rapidement pour disparaître tout à fait sans laisser aucune trace qui puisse rappeler son existence.

Pour qui avait étudié d'un peu près les cinquante et quelques pièces que l'on connaissait alors de ces merveilleuses faïences, l'assertion de Benjamin Filon devait être acceptée sans réserve : on peut, en effet, les diviser en trois catégories bien distinctes, dont les caractères, nettement tranchés, venaient appuyer la thèse du savant archéologue.

Dans la première, aux formes simples, aux ornements sévères, d'un ton brun noirâtre rehaussé de quelques notes dis-



« PLAT A REPTILES », ATELIER DE BERNARD PALISSY ; LONGUEUR 0m50.

crêtes d'un beau rouge d'œillet ou d'un brun plus clair, on retrouvait comme un reflet de la tristesse de la veuve d'Artus Gouffier, en même temps que l'exécution parfaite, le grand caractère d'art et l'harmonie remarquable qui distinguent les œuvres de cette période, étaient une preuve de l'étroite communion d'idées qui avait régné entre la dame de Hangest et ses deux précieux auxiliaires.

Dans la seconde période, les formes plus compliquées, plus lourdes, empruntées le plus souvent à l'architecture, dénotaient un goût moins pur. C'est l'époque des salières, triangulaires ou carrées, aux pilastres ornés de chapiteaux délicatement fouillés, aux fenêtres ogivales soutenues par « les termes symboliques des armoiries des Gouffier » — *Hic terminus hæret*, fragment d'un vers du IV^e chant de l'*Énéide*, était la devise des Gouffier — à la décoration plus claire et plus riche, aux ornements en relief, mascarons, écussons, consoles, employés avec profusion.

Puis venait la troisième période, où la fabrication est moins soignée, où les ornements sont poinçonnés au hasard, sans grand souci de la forme, où les reliefs, sans finesse dans les détails, sans retouches, sont appliqués sans aucun soin.

Pas une voix ne s'éleva alors contre la thèse, plaidée du reste avec un grand talent par le savant avocat.

On s'apitoya sur le sort d'Hélène de Hangest, cherchant dans l'art de la poterie des consolations à son veuvage, et, jusqu'à ces dernières années, ces faïences, dont l'origine avait été pendant si longtemps ignorée, furent désignées partout, et par tous, sous le nom de *faïences d'Oiron*.

Mais l'archéologie n'est pas sentimentale, — c'est là son moindre défaut, — et malgré tout ce que les hypothèses de Benjamin Filon avaient de touchant, une simple indication, extraite d'un document resté ignoré, suffit à les détruire.

Dans l'*Inventaire de François de La Trémoille*, dressé au château de Thouars après son décès, le 20 janvier 1542, un de nos plus sagaces et de nos plus érudits collectionneurs, qui est en même temps un écrivain distingué, M. Bonnaffé, remarqua que, parmi divers objets inventoriés « dans l'armoire du cabinet de Monseigneur » figuraient « deux *coppes* (coupes) en terre de Saint-Porchayre et une grande boueste platte en carré en laquelle a esté trouvé deux *sallières* de Saint-Porchayre ».

La même mention, avec l'indication « faite à Saint-Porchayre », se retrouvant dans l'*Inventaire* dressé au même château de Thouars, trente-cinq ans plus tard, en 1577, après le décès de Louis III de La Trémoille, fils du précédent, l'attention de M. Bonnaffé fut mise en éveil; il pensa, avec raison, que ces coupes et ces salières « de Saint-Porchayre », conservées avec un soin méticuleux et comme des objets de valeur pendant deux générations, devaient avoir quel-

que point de ressemblance avec les coupes et les salières attribuées à Oiron; il étudia de nouveau toutes les pièces connues de ces précieuses et rares faïences et se convainquit que pas une, chose étrange! ne portait les armes des Gouffier. Beaucoup, au contraire, surtout les plus anciennes, celles de la première époque, étaient aux armes de Pierre de Laval-Montmorency, baron de Bressuire, d'Anne de Montmorency, chef de la famille, ou des Malesroit, alliés aux Montmorency par suite du mariage d'Hélène de Laval avec Jehan de Malesroit. Saint-Porchaire faisait partie du diocèse et du pays de

Bressuire, dont les seigneurs étaient alors les Laval-Montmorency.

Nous ne suivrons pas l'ingénieux critique dans la dissertation qu'il a publiée à ce sujet dans la *Gazette des Beaux-Arts* du mois d'avril 1888, et dans laquelle, à l'aide d'une argumentation claire et précise, il montre sur quelles bases fragiles reposaient les as-

sertions de son devancier. Sa thèse, cependant, ne fut pas acceptée sans conteste. Hélène de Hangest avait ses fidèles, qui ne voulurent pas l'abandonner sans protester, ne fût-ce que pour la forme; les plus entêtés tinrent bon quand même; et les autres, adoptant une sorte de compromis, proposèrent d'adopter la désignation de: *Faïences d'Oiron en terre de Saint-Porchaire* (1).

D'un autre côté, les chercheurs s'étaient mis en campagne, et des documents inédits venaient successivement confirmer ceux qu'avait publiés M. Bonnaffé.

On découvrit que, dès le X^e siècle, Saint-Porchaire avait possédé des ateliers de poteries, et qu'en 1552, *La Guide des Chemins de France*, de Charles Estienne, citait SAINT-PORCHÈRE pour ses *beaux pots de terre*.

Dans les *Eglogues* de Jacques Béro, Poitevin (Poitiers, 1565), deux bergers se disputent le prix du chant; l'un d'eux, Jaquet, offre un « plat tout neuf ».

.... Je l'apportay l'autre hier de Saint-Porchère.
Tascher en est l'ouvrier; tu sçais comme il tient chère
La beauté de son art.....

La même mention se trouve aussi dans les *Œuvres poétiques* d'André de Rivaudeau, poète bas-poitevin, et « quatre escuelles en terre de Saint-Porchère et une sallière » figurent dans l'*Inventaire* du seigneur de La Bouchetière, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi (1596).

Il nous paraît inutile d'insister davantage; la cause de Saint-Porchaire est, croyons-nous, définitivement gagnée.

La division établie par Benjamin Filon n'en subsiste pas moins, et les trois époques de la fabrication sont nettement déterminées par les caractères que nous avons mentionnés plus haut.

Quant au procédé de fabrication, il a été clairement et longuement décrit, dans son traité des arts céramiques, par Brongniart qui, pour s'en rendre compte, n'a pas hésité à faire scier le pied de la coupe que reproduit notre gravure (page 178). C'est, en réalité, mais avec une délicatesse infinie, le procédé dont nous avons parlé dans notre précédent article et qu'employaient les fabricants de carreaux incrustés: sur la terre encore molle on appliquait des matrices en métal ou en bois qui produisaient des creux que l'on rem-

plissait avec de la terre colorée, on arasait les bavures, on collait à la barbotine les ornements en relief, figurines, mascarons, consoles, etc., modelés ou estampés à l'avance, on cuisait en biscuit, puis on mettait en vernis.

Le nom de l'artiste ouvrier qui, le premier, a conçu l'exécution de ces merveilleuses faïences, est resté jusqu'à présent inconnu et peut-être ne le connaîtra-t-on jamais. Ce qui paraît

(1) Cf. C. de SAINT-MARC, *Les Faïences d'Oiron en terre de Saint-Porchaire*, in-8°, Saint-Maixent, 1889.



COUPE EN FAÏENCE FINE DÉCORÉE PAR INCRUSTATION
ATELIERS DE SAINT-PORCHAIRE, XVI^e SIÈCLE.



« PLAT AU LÉZARD », PALISSY OU ÉCOLE DE PALISSY (ATELIERS DE SAINTONGE); LONGUEUR 0m46.

certain cependant, c'est qu'il eut des élèves ou des successeurs qui étaient bien loin de l'égaliser, et que l'atelier qu'il avait fondé et dont la production ne fut jamais considérable, finit par s'éteindre dans l'imitation grossière des « bestioles » de Bernard Palissy.

C'est en 1839 seulement que les « faïences de Henri II » furent signalées pour la première fois dans les *Monuments inédits* de Villemain, par André Pottier. On n'en connaissait à cette époque que vingt-quatre pièces. En 1857, Marryat, dans son *History of Pottery*, en comptait trente-sept, et, quatre ans plus tard, De-lange, dans sa *Monographie*, en reproduisait cinquante-deux. Depuis lors on en a découvert environ douze pièces, dont une des plus importantes et des plus belles fut trouvée par hasard à Bourges il y a quelques années.

Quant aux prix, ils ont augmenté depuis 1839 dans des proportions hors de toute attente. Nous nous bornerons à en citer deux exemples : la superbe aiguillère de la collection de M. le baron Alphonse de Rothschild, vendue 2,400 francs à la vente Odier père en 1842, qui a été rachetée 100,000 francs il y a trois ans à la vente Magniac (*Colworth collection*), et la coupe acquise par M. Lowengard à la vente Spitzer au prix de 30,500 francs, et qui n'avait été vendue que 1,300 francs à la vente Préaux.

FAÏENCES DE BERNARD PALISSY

Nous n'avons pas à retracer ici l'histoire si connue de Bernard Palissy, le plus populaire certainement de tous les hommes qui se sont adonnés à l'art de la terre. La légende, le théâtre et le roman se sont emparés de lui, plusieurs villes lui ont élevé des statues, et son nom, entouré d'une auréole de gloire, brille au premier rang parmi ceux des héros et des martyrs de la science et de l'industrie.

Lui-même, le pauvre potier dont « l'éducation avait été faite avec les dents », a pris soin de nous raconter dans un style singulièrement énergique et coloré, les misères et les tribulations qu'il eut à supporter, et c'est dans ses ouvrages (1) qu'il faut lire la narration de ses souffrances et l'histoire de ses recherches et de ses travaux. Quant à nous, fidèle au programme que nous nous sommes tracé, nous nous bornerons à étudier ses œuvres au seul point de vue de la céramique, après avoir dit simplement qu'il naquit, vers 1510, en Saintonge ou à la Chapelle-Biron, près Agen — ses biographes ne sont pas d'accord à ce sujet — et qu'il mourut à la Bastille en 1590, ainsi qu'en témoigne le *Journal* de Pierre de l'Estoile : « En ce même an (1590) mourut aux cachots de la Bastille de Buci, maistre Bernard Palissy, prisonnier pour la religion, âgé de quatre-vingts ans. »

Comme celle de Saint-Porchaire, la production assez considérable de Palissy comprend trois périodes bien distinctes.

De la première, celle des recherches et des tâtonnements, datent les plats, « les vaisseaux de divers émaux entremeslez en manière de iaspe ». Au point de vue purement céramique, ces pièces sont, à notre avis, les plus belles et les plus intéressantes; même lorsqu'il fut arrivé à posséder parfaitement la pratique de son art, Palissy n'a rien produit qui égale ces premières pièces aux tons chauds et brillants, aux émaux limpides et profonds; on sent, en les voyant, que le maître en surveillait la fabrication, qu'il

(1) *Discours admirable de la Nature, des Eaux et Fontaines*, etc., par M^e BERNARD PALISSY, inventeur des rustiques figulines du Roy et de la Reyne, sa mère. — In-8° Paris, 1580.

les émaillait lui-même avec soin, qu'il en dirigeait la cuisson. Il n'en sera pas ainsi plus tard; absorbé par ses idées de propagande religieuse, par ses travaux de géologie, par la rédaction de ses ouvrages, éloigné par de fréquents voyages, il laisse

trop souvent la direction de ses ateliers à des mains étrangères et les produits s'en ressentent.

La seconde période des œuvres de Palissy est caractérisée surtout par la fabrication de « bassins rustiques ». Ce sont celles qui portent l'empreinte la plus franche et la plus caractéristique de son talent si original et si empreint des merveilles de la nature. « Tantôt, dit J. Tainturier, dans *Les terres émaillées de Bernard Palissy*, c'est une anguille qui serpente flexueusement sur un lit de mousse et de fougère semé de rocaillies et de coquilles; tantôt le fond du plat simule un îlot au centre duquel dort une vipère enroulée sur elle-même, tandis que dans le courant d'eau qui l'entoure nagent des poissons de différentes espèces et que de frétilants lézards, les grenouilles vertes, les brunes écrevisses, les insectes et les papillons s'agitent sur les bords du bassin au

milieu des feuillages de chêne et de laurier. »

Presque toujours ovales, ces bassins rustiques, peu profonds, à bords évasés, dont quelques-uns atteignent cinquante et même cinquante-cinq centimètres de longueur, sont émaillés au revers de jaspures de différents tons. Ceux de la belle époque sont d'une fabrication absolument remarquable; les feuilles, les coquillages, les reptiles et les poissons qui les décorent et les animent, sont reproduits et disposés avec un goût parfait et une connaissance rare de la nature.

C'est aussi l'époque des grottes en terre émaillée que Palissy aussi exécutait dans plusieurs châteaux ou résidences princières, notamment à Ecouen, pour son protecteur le connétable de Montmorency, à Reux, en Normandie, à Chaulnes et à Nesles, en Picardie, et dont il ne reste malheureusement plus aucun vestige, en dehors des fragments provenant de la grotte du jardin des Tuileries et qui appartiennent au musée de Sèvres.

La troisième période comprend les plats à ornements et à figures en bas-relief. C'est dans cette série qu'il faut ranger les corbeilles si délicatement découpées à jour, les bassins dont les bords, empruntant à l'ornementation de l'époque ses motifs les plus élégants et les plus variés, sont souvent coupés par des cavités destinées à recevoir des épices, les vases d'apparat, les aiguillères imitées des étains de Briot et quelquefois moulées sur les originaux, les salières ornées de masques grimaçants et de figures de sirènes, les saucières, les flambeaux, etc.

Quant aux plats à figures, ils nous paraissent inférieurs aux autres productions de Palissy; les émaux en sont plus pauvres, moins brillants et souvent d'un ton louche. Il est difficile, en outre, de les considérer comme étant les œuvres directes du maître. Palissy était un très habile mouleur, un arrangeur ingénieux, mais ce n'était pas un sculpteur et surtout un sculpteur capable de produire des œuvres aussi variées et aussi délicates. Il est plus rationnel d'admettre que, lié comme il devait l'être avec les principaux artistes de son temps, il leur faisait exécuter des bas-reliefs qu'il reproduisait en les recouvrant de ses étincelants émaux, ou qu'il surmoulait quelques-unes de leurs œuvres quand elles rentraient dans le cadre de ses travaux. Sa gloire, du reste, est assez grande pour n'être pas diminuée par l'attribution à d'autres mains que les siennes des sculptures que nous signalons.



SALOMON ET LA REINE DE SABA. — PLAT EN FAÏENCE ÉMAILLÉE, ATELIERS DE LYON, XVI^e SIÈCLE.



« LA NOURRICE », TERRE ÉMAILLÉE, ATELIERS D'AVON, COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE.

L'influence que Palissy exerça sur l'industrie française fut presque nulle. Comme le potier inconnu de Saint-Porchaire, il eut des continuateurs qui héritèrent de ses procédés, qui peut-être apprirent le métier sous sa direction, mais auxquels il ne voulut jamais livrer les secrets qui lui avaient coûté tant de recherches et tant de misères. Aussi l'art qu'il avait si péniblement créé disparaît-il presque entièrement avec lui, ne produisant plus, sous ses successeurs, que des œuvres médiocres, ternes, sans finesse, sans vigueur et sorties de moules usés.

Il faut cependant faire une exception pour la petite fabrique d'Avon, près Fontainebleau, à laquelle, grâce à la publication du *Journal d'Héroard* (1), premier médecin de Louis XIII, alors enfant, on a pu restituer bien des pièces recouvertes d'émaux assez brillants pour qu'on les ait pendant longtemps attribuées à Palissy.

Héroard, qui écrivait jour par jour tout ce qui concernait le jeune prince, mentionne souvent, pendant le séjour de la Cour à Fontainebleau, les visites que le Dauphin et son frère allaient faire à Avon pour y acheter « des petits marmouzets de poterie ». Grâce aux détails qu'il nous donne, nous savons que c'est à Avon que furent fabriquées toutes ces petites statuettes d'une composition naïve et charmante, et dont quelques-unes seraient dignes de figurer dans l'œuvre du maître : le *Joueur de cornemuse*, le *Joueur de tambourin*, l'*Enfant poursuivi par une lice*, le *Capitaine Fracasse*, etc., et surtout la délicate *Nourrice*, une des plus gracieuses figurines qu'ait produites la plastique émaillée (page 179). « Le 24 avril (1608), la duchesse de Montpensier vint voir à Fontainebleau le petit duc d'Orléans (second fils de Henri IV), et lui mena sa fille âgée d'environ trois ans. Le petit prince l'embrassa et lui donna une *petite nourrice en poterie* qu'il tenoit. »

Quelques fabriques du Sud-Ouest, notamment celles des environs de Saintes où Palissy avait établi ses premiers fours, La Chapelle-aux-Pots et Brizambourg, La Rochelle, Fontenay-le-Comte, etc., cherchèrent, elles aussi, à imiter les poteries à reliefs et les « rustiques figulines », mais ce que nous connaissons des produits qui leur sont attribués ne mérite guère d'être mentionné.

FAÏENCES DE LYON, NIMES, ROUEN, ETC.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'industrie de la faïence émaillée fut lente à s'établir en France. Les quelques fabriques dont on trouve les traces au XVI^e siècle et qui paraissent n'avoir

(1) *Journal de JEAN HÉROARD sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII*, 1601-1628. — Paris, in-8°, 1867.

eu qu'une existence éphémère ont été fondées par des Italiens, et leurs produits, sauf quelques exceptions, ne sont que des imitations assez communes des faïences italiennes.

En premier lieu nous citerons quelques ateliers établis à Lyon sur lesquels M. Natalis Rondot a publié plusieurs travaux remplis de documents mais dont les œuvres n'ont pu être identifiées d'une façon positive. On s'accorde cependant à leur attribuer des faïences offrant tous les caractères des faïences italiennes, mais d'un dessin incorrect, d'une exécution lourde et d'une coloration un peu dure, portant au revers des inscriptions en mauvais français dont la disposition rappelle celles des faïences d'Urtino. C'est ainsi que sous le plat que nous reproduisons (page 179), on lit la légende suivante : *La rayne de Sabat qui vient A Salomon au 3 liure Des Roys Chapitre X*. Le musée du Louvre possède plusieurs de ces faïences de caractères indéterminés que l'incorrection seule de leurs légendes françaises a fait, à défaut d'autres preuves, attribuer aux ateliers lyonnais.

Nîmes a dû posséder également au XVI^e siècle une fabrique sur laquelle on manque absolument de renseignements, mais dont l'existence paraît prouvée par une très belle bouteille de voyage portant avec une devise française l'inscription : *Nîmes, 1581*. Cette faïence, extrêmement

remarquable, qui appartient à M. le baron G. de Rothschild, a servi à faire reconnaître plusieurs pièces de même style, non marquées, qui avaient été jusqu'alors attribuées aux fabriques italiennes.

Sur l'industrie de la faïence à Rouen au XVI^e siècle, on possède des données assez précises. On sait, entre autres, qu'un nommé Masseot Abaquesne, « esmailleur de terre », y avait établi une fabrique de carreaux qui fournissait plusieurs résidences princières, notamment le château d'Ecouen, appartenant au connétable de Montmorency, et l'on peut voir sur le palier du grand escalier du château de Chantilly deux tableaux formés par des carreaux émaillés représentant les *Histoires de Marcus Curtius* et de *Mucius Scaevola* dont l'un porte la mention : *A Rouen 1542*. Aucun doute n'est donc permis à cet égard : mais nous ne savons si c'est également à Abaquesne qu'il faut attribuer la belle bouteille du musée de Sèvres que reproduit notre gravure (page 180), et qui porte au revers les armes d'un abbé de Lisieux. Il y a là un problème qui est encore à résoudre, mais il est probable cependant que cette pièce rarissime et deux ou trois autres de même style, bien connues des amateurs, doivent être données à Rouen.

ÉDOUARD GARNIER.

A continuer.

Tous les objets reproduits ici font partie des Collections du Musée National de Sèvres.



BOUTEILLE DE VOYAGE EN FAÏENCE ÉMAILLÉE.
ROUEN, XVI^e SIÈCLE.



BUSTE DE HENRI IV, EN TERRE ÉMAILLÉE; ATELIER D'AVON,
COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE.